



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

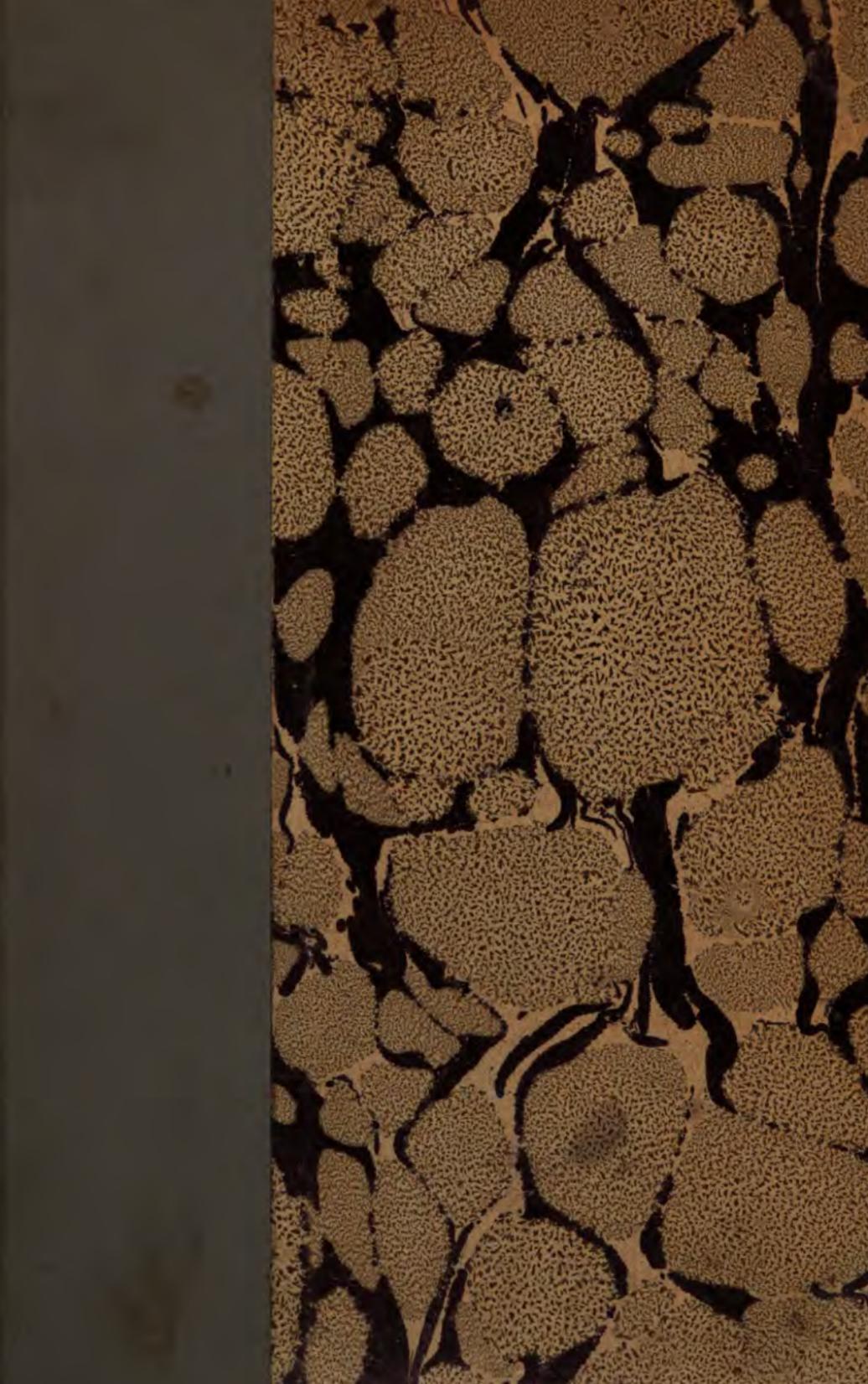
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

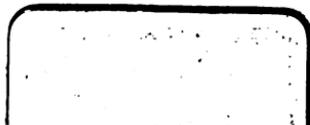


~~UNS. 132 ADDS. A. 24~~

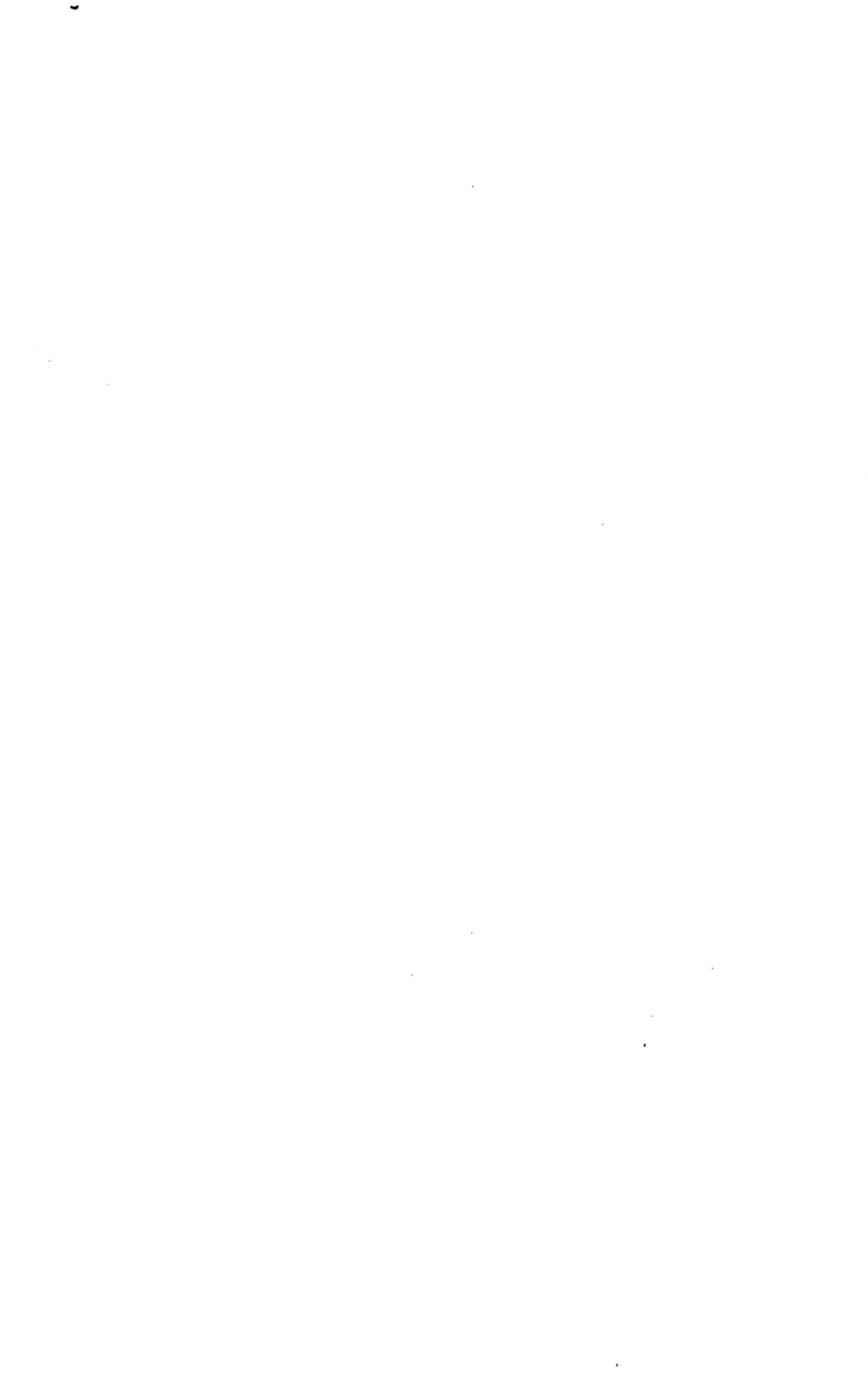


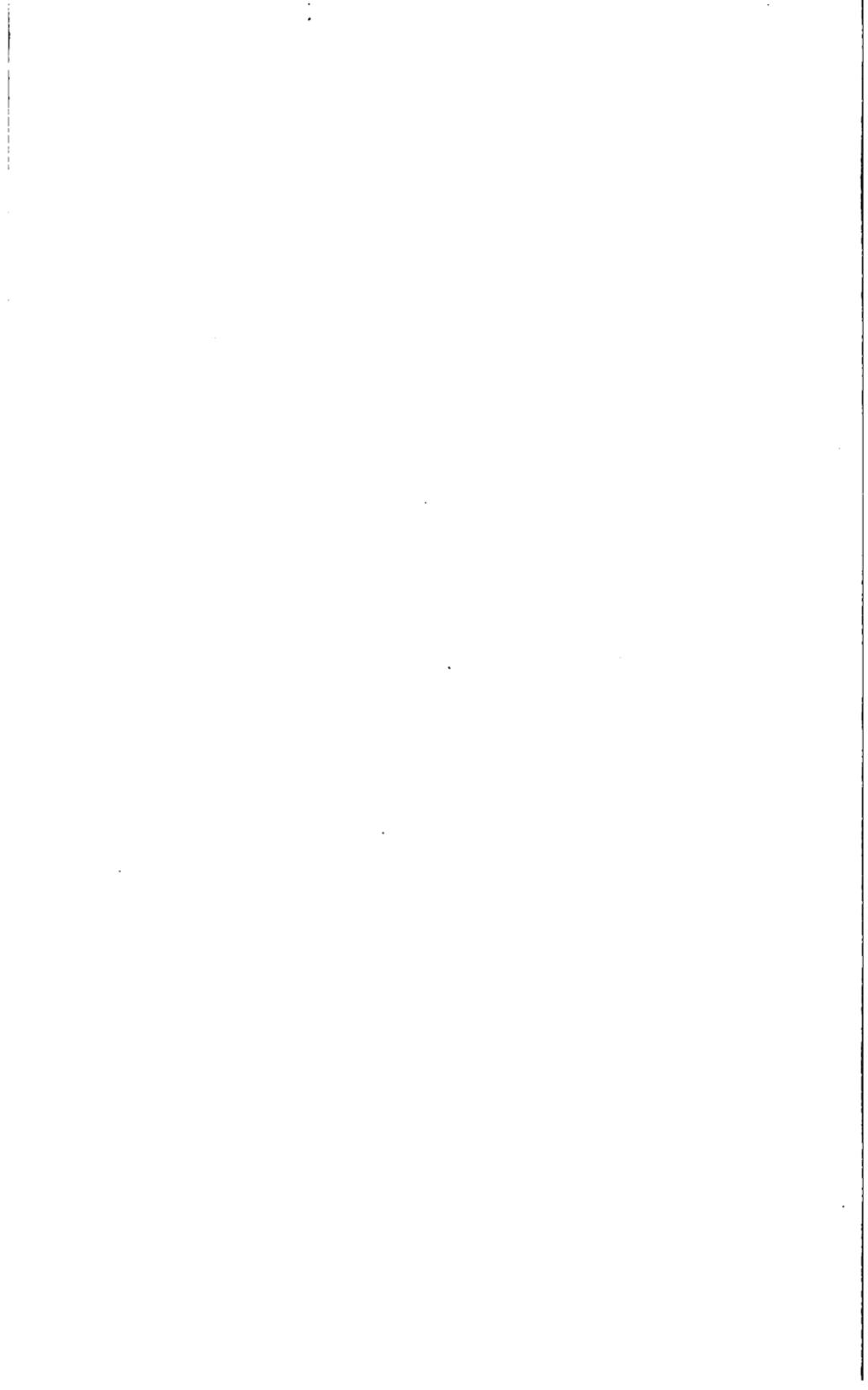
Vet. Fr. III B. 3072

12.018





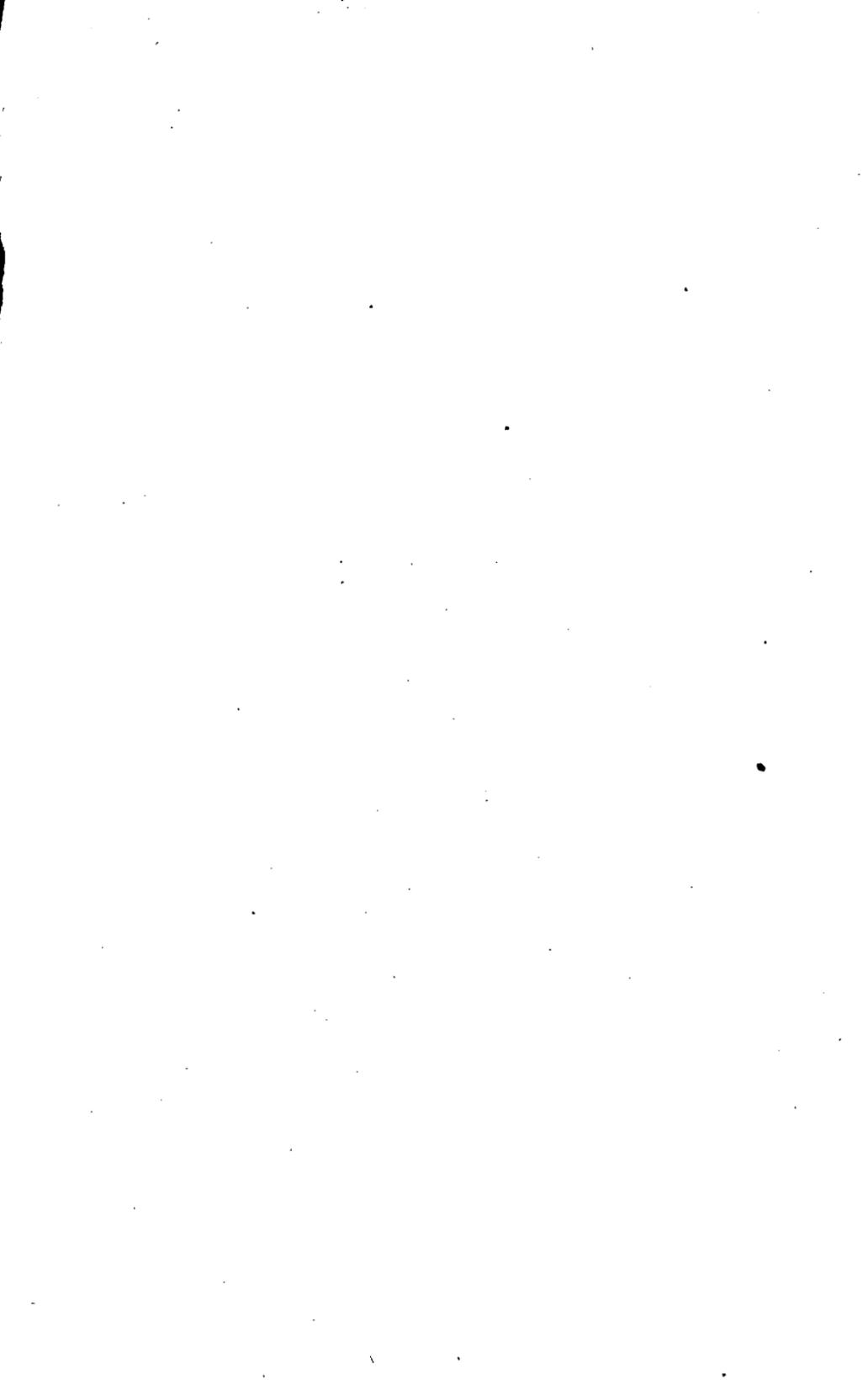




La
Reine d'Espagne.



LA
REINE D'ESPAGNE.







Lith^e par Barathaz

Imp. Lith. de Lemercier

MONROSE ,

Rôle de Charles II .

THE HISTORY OF THE

REIGN OF

CHARLES THE FIRST

BY

JOHN BURNET

IN TWO VOLUMES.

1704

1704

1704

1704

1704

1704



Lith' par Barathuz

Imp Luth de Lemercier.

MONROSE ,

Rôle de Charles II .

LA
REINE D'ESPAGNE

DRAME EN CINQ ACTES,

REPRÉSENTÉ UNE SEULE FOIS
SUR LE THÉÂTRE-FRANÇAIS.

(5 Novembre 1831.)

PAR M. H. DE LATOUCHE.

« Un moment, Duclos, vous nous prenez
« pour de trop honnêtes femmes. »
(La comtesse d'ÉPINAY.)



PARIS.
A. LEVAVASSEUR, LIBRAIRE,
PALAIS-ROYAL.

—
1831.



TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY OF OXFORD
31 MAR 1960
LIBRARY

**Si cette pièce fût tombée au théâtre sous l'accu-
sation de manquer aux premiers principes de la vie
dans les arts , je l'aurais laissée dans l'oubli qu'elle
mérite peut-être. Mais elle a été repoussée par
une portion du public, dans une seule et douteuse
épreuve, sous la prévention d'impudeur et d'immo-
ralité. Quelques journaux, de mes amis, l'ont trai-
tée d'obscénité révoltante, d'œuvre de scandale et**

d'horreur : je la publie comme une protestation contre ces absurdités ; car si j'accepte la condamnation, je n'accepte pas le jugement. On peut consentir à ce que le chétif enfant de quelques veilles soit inhumé par des mains empressées, mais non pas qu'on écrive une calomnie sur la pierre.

Ce que j'aurais voulu peindre, c'était la risible crédulité d'un roi élevé par des moines et victime de l'ambition d'une marâtre. Ce que j'aurais voulu frapper de ridicule, c'était cette éducation qui est encore celle de toutes les cours de l'Europe ; et montrer la diplomatie rôdant autour des alcôves royales ; et comment rien n'est sacré pour la religion abaissée au rôle de la politique, et par quels événemens divers les légitimités se perpétuent.

Au lieu de cette philosophique direction du drame, des juges prévenus l'ont supposé complaisant au vice, et flatteur du propre dévergondage de leur esprit. Et pourtant, non satisfait de chercher une compensation à la hardiesse de son sujet dans la peinture d'une Reine innocente et dans

l'amour profondément pur de celui qui meurt pour elle, le drame avait changé jusqu'à l'âge historique de Charles II, pour atténuer le crime de sa mère, et tourner l'infirmité de sa nature en prétentions de vieillard qui confie sa postérité à la grace de Dieu.

Mais, comme l'a dit un des critiques qui a le plus condamné ce qu'il appelle l'incroyable témérité de la tentative : « La portion de l'assemblée qui a frappé d'anathème la Reine d'Espagne, ce public si violent dans son courroux, si amer dans sa défense de la pudeur blessée, ne s'est point placé au point de vue de l'auteur. Il n'a pas voulu s'associer à la lutte du poète avec le sujet; il n'a pas pris intérêt à ce combat de l'artiste avec la matière rebelle. Armée d'une bonne moralité bourgeoise, cette masse aveugle, aux instincts sourds et spontanés, n'a vu dans l'œuvre entière qu'une espèce de bravade et de défi. Elle s'est scandalisée de ce qu'on voulait lui cacher et de ce qu'on osait lui montrer; cette draperie à demi soulevée avec tant

de précaution, cette continuelle équivoque, l'ont révoltée. Plus le style et le faire de l'auteur s'assouplissaient, se voilaient, s'entouraient de réticences, de finesses, de nuances, pour déguiser le fond de la pièce, plus on se choquait vivement du contraste.

« Que voulez-vous, m'écrivait le soir même de mon revers un de mes amis (car je me plais à invoquer d'autres témoignages que le mien dans la plus délicate des circonstances où il soit difficile de parler de soi), que voulez-vous? une idée fixée à couru l'auditoire, une préoccupation de libertinage a frappé de vertige les pauvres cervelles; des hurleurs de morale publique se pendaient à toutes les phrases pour empêcher de voir ce qu'il y a de naturel et de vrai dans la marche de cette intrigue, qui serpente sous le cilice et sous la gravité empesée des mœurs espagnoles. On s'est attaché à des consonnances, on a pris au vol des terminaisons de mots, des moitiés de mots, des quarts de mots; on a été monstrueux d'interprétation. »

Ily a eu en effet hydrophobie d'innocence. J'ai vu des maris expliquer à leurs femmes comment telle chose qui avait l'air bonhomme, était une profonde scélérate. Tout est devenu prétexte à communications à voix basse. Des dévots se sont révélés habiles commentateurs, et des dames merveilleusement intelligentes. Il y a de pauvres filles à qui les commentaires sur les courses de taureaux (vous verrez à la page 72) vont mettre la bestialité en tête. Et tout ce monde-là fait bon accueil, le dimanche, aux lazzis du Sganarelle de Molière; il y a de la pudeur à jour fixe.

Il se présentait sans doute deux manières de traiter cet aventureux sujet. J'en avais mûri les réflexions avant de l'entreprendre. On pouvait et on peut encore en faire une charade en cinq actes, dont le mot sera enveloppé de phrases hypocrites et faciles, et arriver jusqu'au succès de quelques uns de ces vaudevilles qui éludent aussi spirituellement les difficultés que le but de l'art; mais j'ai craint, je l'avoue, que le mot de la charade (im-

puissance) ne se retrouvât au fond de cette manière d'aborder la scène. Et puis, dans les périls de l'école de Shakspeare et de Molière, s'offrait une autre séduction d'artiste pour répudier cette vulgaire adresse, chercher les moyens de la nature, et n'affecter pas d'être plus délicat que la vérité.

Les conséquences du choix téméraire que j'ai fait m'ont porté à résister à beaucoup d'instances pour tenter, avec ce drame, le sort des représentations nouvelles. Encourager l'auteur à se rattacher à la partie applaudie de l'ouvrage qu'on appelait dramatique, pour détruire ou châtrer celle qu'il espérait être la portion comique, était un conseil assez semblable à celui qu'on offrirait à un peintre si on voulait qu'il rapprochât sur les devants de sa toile ses fonds, ses lointains, son paysage demi-ébauché pour concourir à l'ensemble, et qu'il obscurcît les figures de son premier plan.

Il fallait naïvement réussir ou tomber au gré

d'une inspiration naïve. Je crois encore, et après l'événement, qu'il y avait pour l'auteur quelques chances favorables; mais le destin des drames ne ressemble pas mal à celui des batailles. L'art peut avoir ses défaites orgueilleuses comme Varsovie; et le capricieux parterre, ses brutalités d'autocrate.

Ce n'est ni le manque de foi dans le zèle de mes amis, ni le sentiment inconnu pour moi de la crainte de quelques adversaires, ni la bonne volonté refroidie des comédiens, qui m'a conduit à cette résolution. Les comédiens, après notre disgrâce, sont demeurés exactement fidèles à leur première opinion sur la pièce. Eh! quel dévouement d'artiste change avec la fortune! Le leur m'a été offert avec amitié. Je ne consigne pas ce fait seulement pour payer une dette de gratitude, mais afin d'encourager, s'il en était besoin, les jeunes auteurs à confier sans hésitation leurs plus périlleux ouvrages à des talens et à des caractères aussi sûrs que ceux de Monrose, Perrier,

Menjaud, M^{lle} Brocard, dont la grace s'est montrée si poétique, et la candeur si passionnée.

Mais au milieu même de notre immense et tumultueux aréopage, entre les bruyans éloges des uns, la vive réprobation des autres, à travers deux ou trois partialités bien rivales, il m'a été révélé, dans l'instinct de ma bonne foi d'auteur, qu'il n'y avait pas sympathie entre la donnée vitale de cette futile comédie et ce public d'apparat qui s'assied devant la scène comme un juge criminaliste; qui se surveille lui-même, qui s'impose à lui-même, qui prend son plaisir en solennité et s'électrise de délicatesses et de rigueurs de convention. Que ce fût sa faute ou la mienne, qu'au lieu de goûter, comme dit Bertinazzi, la chair du poisson, le public de ce jour-là se fût embarrassé les mâchoires avec les arêtes, toujours est-il que j'ai troublé sa digestion.

Devant le problème matrimonial que j'essayais à résoudre, sous la lumière du gaz, au feu des regards masculins, quelques dignes femmes se sont

troublées : peut-être avec un regret comique, peut-être avec un soupir étouffé; mais j'avais compté sur de plus universelles innocences. J'espérais trouver la mienne par dessus le marché de la leur. J'ai mal spéculé. Il s'en est rencontré là de bien spirituelles, de bien jolies, de bien irréprochables; mais pouvais-je raisonnablement imposer des conditions générales?

J'ai indigné des actrices de l'Opéra, j'ai scandalisé des séminaristes, j'ai fait perdre contenance à des marquises et à des marchandes de modes. Vous eussiez, dès la troisième scène du premier acte, vu quelques douairières, dont les éventails se brisaient, se lever dans leurs loges, s'abriter à la hâte sous le velours de leurs chapeaux noirs, et dans l'attitude de sortir, s'obstiner à ne pas le faire, pour feindre de ne plus entendre l'acteur, et se faire répéter par un officieux cavalier quelque prétendue équivoque, afin de crier au scandale en toute sécurité de conscience. L'épouse éplorée du commissaire de police s'est

enfuie au moment où l'Amoureux obtient sa grace. Ceci est un fait historique. Elle a fui officiellement, enveloppée de sa pelisse écossaise. Je garde pour moi quelques curieux détails, des noms propres, plus d'une utile anecdote, et comment la clef forée du dandy était enveloppée bravement sous le mouchoir de batiste destiné à essuyer les sueurs froides de son puritanisme. Mais j'ai été perdu quand les cousins des grandes dames se sont pris à venger l'honneur des maris ; quand j'ai eu affaire aux chastetés d'estaminet et aux éruditions de magasins à prix fixe.

Seulement, Dieu me préserve d'entrer en intelligence avec les scrupules de mes interprètes : ma corruption rougirait de leur pudeur.

J'ai été sacrifié à la pudeur : à la pudeur des vierges du parterre. Car aller supposer que j'aie pu devenir victime de la cabale, ce serait une bien vieille et bien gratuite fatuité. Contre moi quelques lâches rancunes ? Et d'où viendraient-elles ? Je n'ai que des amitiés vives et des antipathies

candides. A qui professe ingénument le mépris d'un gouvernement indigne de la France, pourquoi des ennemis politiques? Et pourquoi des ennemis littéraires à l'auteur d'un article oublié sur la *camaraderie*, et au plus paresseux des rédacteurs d'un benin journal qu'on appelle *Figaro*?

Mais je n'ai pas voulu tomber obstinément, comme tant d'autres, après vingt soirées de luttes entre des engouemens factices, des sifflets honnêtes et des applaudissemens à poings fermés. Imposer son drame au public comme autrefois les catholiques leur rude croyance aux Albigeois; chercher l'affirmation d'un mérite dans deux négations du parterre; calculer combien il faut d'avaries pour se composer un succès, c'est là un de ces courages que je ne veux pas avoir. Il appartenait d'ailleurs à la Reine d'Espagne de se retirer chastement du théâtre : c'est une noble princesse, c'est une épouse vierge, élevée dans les susceptibilités du point d'honneur de la France.

Quelques uns aiment mieux sortir par la fenê-

tre que trébucher dans les escaliers. A qui prend étourdimement le premier parti il peut être donné encore de rencontrer le gazon sous ses pas ; mais pour l'autre, et sans compter la multiplicité des meurtrissures, il expose votre robe de poète à balayer les traces du passant.

Cependant, au fond d'une chute éclatante il y a deux sentimens d'amertume que je ne prétends point dissimuler. Mais je ne conseille à personne qu'à moi de les accueillir. Le premier est la joie de quelques bonnes ames ; et le second le désenchantement des travaux commencés. Ce n'est pas l'ouvrage attaqué qu'on regrette, mais l'espérance ou l'illusion de l'avenir. Rentré dans sa solitude, ces pensées qui composaient la famille du poète, il les retrouve en deuil et comme éplorées de la perte d'une sœur. Car vous vous étiez flatté d'un avenir plus digne de vos consciencieuses études ; le sort de quelques drames prônés ailleurs avait éveillé en vous une émulation. Si le triomphe de la médiocrité indigne, il encourage ;

s'il produit la colère, il produit aussi la confiance; et, à force d'être coudoyé à tous momens par des grands hommes, le démon de l'orgueil vous avait visité. Il était venu rôder autour du lit où vous dormiez en paix; il avait évoqué le fantôme de vos rêveries bizarres. Elles étaient descendues autour de vous, se tenant la main, vous demandant la vie, vous jetant des sourires, vous promettant des fleurs; et maintenant elles réclament toutes l'obscurité pour refuge. Ainsi tombe dans le cloître un homme qu'un premier amour a trompé.

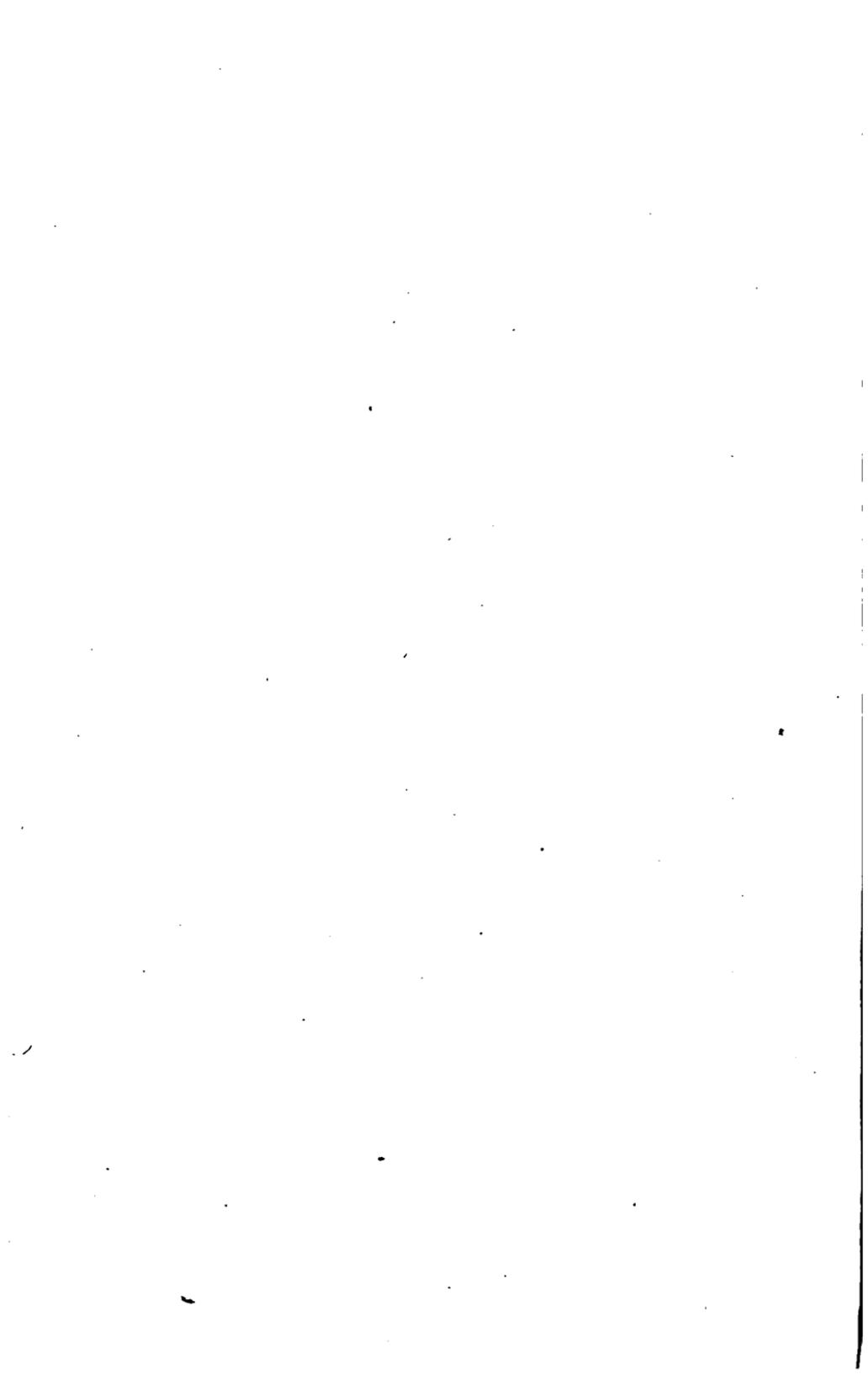
Mais, je le répète, que ce découragement ne soit contagieux pour personne. Ne défendez pas surtout le mérite de l'ouvrage écarté comme l'unique création à laquelle vous serez jamais intéressé. N'imitiez pas tel jeune homme qui se cramponne à son premier drame comme une vieille femme à son dernier amour. Point de ces colères d'enfant contre la borne où vous vous êtes heurté. Il faudrait oublier jusqu'à une injustice, dans les travaux d'un meilleur ouvrage. Que

vos explications devant le public n'aillent pas ressembler à une apologie, et songez encore moins à vous retrancher dans quelque haineuse préface, à vous créneler dans une disgrâce pour tirer de là sur tous ceux que vous n'avez pas pu séduire. Du haut de son buisson d'épines, la pie-grièche romantique dispute peut-être avec le croquant, mais l'humble passereau; si au pied du chêne où il s'est posé un moment, le passereau toujours un peu moqueur et bon compagnon, entend se rassembler des voix discordantes, il va chercher plus loin des échos favorables.

Je ne finirai pas sans consigner ici un aveu dont je n'ai pu trouver la place dans la rapide esquisse de cet avertissement. Je déclare que je dois l'idée première de la partie bouffonne de cette comédie à une grave tragédie allemande; plusieurs détails relatifs à la nourrice Jourdan à un excellent livre de M. Mortonval, la réminiscence d'un sentiment de prêtre amoureux au chapitre VII du roman de Cinq-Mars, et enfin une phrase toute

entière à mon ami Charles Nodier. Cette confession est la seule malice que je me permettrai contre des plagiaires qui pullulent chaque jour, et qui sont assez effrontés et assez pauvres pour ne m'épargner à moi-même ni leur vol ni leur silence. La phrase de Nodier, je l'avais appropriée à mon dialogue avec cette superstition païenne qui pense éviter la foudre à l'abri d'une feuille de laurier; avec la foi du chrétien qui essaie à protéger sa demeure sous un rameau béni. L'inefficacité du préservatif n'ébranlera pas dans mon cœur la religion de l'amitié.

Aulnay, 10 novembre 1831.



LA
REINE D'ESPAGNE.

PERSONNAGES.

| | |
|--|-----------------------|
| CHARLES II , roi d'Espagne. | M. MONROSE. |
| MARIE-LOUISE D'ORLÉANS , reine. | Mlle. BROCARD. |
| MÉDINA SIDONIA , jeune moine qui s'est imposé le nom de Frà Hénarès. | M. MENJAUD. |
| ALMEIDO , chambellan du Roi. | M. JOANNY. |
| LE CHEVALIER DE MONVILLE , médecin français. | M. PÉRIER. |
| L'INQUISITEUR GÉNÉRAL. | M. DUMILATRE. |
| M^{me} JOURDAN , nourrice de la Reine. | Mlle. DUPONT. |
| DONA PAQUITA , fille d'honneur de la Reine. | Mlle. ANAÏS. |
| LE PÈRE TEUTEMBERG , l'un des quatre confesseurs du Roi, par trimestre. | M. GUIAUD. |
| UN FAMILIER du Saint-Office. | M. MONLAUR. |
| LA MARQUISE DE SANDOVAL , Camarera major. | MAD. TOUSSEZ. |
| LA DUCHESSE DE MONDEJAR. | MAD. HERVEY. |
| LA COMTESSE DE LA CERDA. | Mlle. THENARD. |
| LA MARQUISE DE LIRIAS. | Mlle. AGLAË. |
| PLUSIEURS FEMMES DE LA REINE. | |
| DEUX PAGES DU ROI. | |



L'ARTISTE.





174

Etch de Delaroux

COSTUME DE PAQUITA

Dans la Reine d'Espagne, Comédi de M. Delaroux.



LA
REINE D'ESPAGNE.

ACTE PREMIER.

MADRID. — CABINET DU ROI.



SCÈNE PREMIÈRE.

LE CHEVALIER DE MONVILLE,
LE CHAMBELLAN.

LE CHEVALIER DE MONVILLE.

Eh bien ! mais... Sa Majesté où donc est-elle ?

LE CHAMBELLAN.

Chevalier, vous voici dans le cabinet du Roi.

MONVILLE.

Oh ! pardieu ! je le reconnais de reste. Et pourtant je n'y suis entré qu'une seule fois, depuis notre arrivée en Espagne, avec la jeune Reine, il y aura bientôt un an. Mais une pareille collection de chiens, de singes et de perroquets, où

la trouver si complète ailleurs? Je ne vois pourtant pas le nain Piccaréros.

LE CHAMBELLAN.

Monsieur le nain est au salut avec son maître.

MONVILLE.

Au salut? Une cérémonie qui ne finira qu'à neuf heures du soir? Mais, chambellan, j'étais convoqué pour huit, et je viens de les entendre sonner avec l'*angelus*, au couvent des Camaldules.

LE CHAMBELLAN.

Vif et impatient comme un Français que vous êtes. Eh bien! je serai, moi, franc comme un Espagnol. Si le chambellan vous a trompé de quelques minutes sur l'heure de la convocation extraordinaire où le Roi vous appelle, l'ami vous en demande pardon. C'était à son profit : c'est pour se ménager l'occasion de vous entretenir un moment de ses affaires particulières.

MONVILLE.

Un secret ici, Alonze ! Il semble que le lieu...

LE CHAMBELLAN.

Est mieux choisi que tout autre. Voilà, à Madrid, les seules murailles qui n'aient point d'oreilles.

MONVILLE.

Don Alonzo Ramirez - Almeïdo - y - Cabrerass ,
quand je n'aspirerais pas à l'honneur de devenir

votre beau-frère, dites-moi si vous aviez besoin, pour m'attirer à vous, d'un subterfuge de cour? Ne suis-je pas de vos amis? Nous nous sommes connus en France : Vous étiez, vous, chef de cette triste ambassade qui vint, il y a déjà un an, demander à Louis XIV, sa nièce pour votre maître; et moi, perdu dans la foule des courtisans oisifs, qui riaient un peu de votre gravité castillane, je ne me doutais guère que je dusse bientôt vous suivre à Madrid. Mais le marquis de Louvois l'a voulu; c'est mon parent, ma providence. Pauvre cadet de Normandie, étudiant en secret les sciences roturières, et prêt à faire déroger ma vieille noblesse de famille en me faisant médecin, on a formé, on a exécuté le complot de sauver la vie à mes cliens futurs en me jetant brusquement dans la diplomatie.

LE CHAMBELLAN.

Comment, la diplomatie?... Mais vous êtes médecin de la jeune Reine. Vous faites partie de cette portion de sa maison française que Louis XIV a voulu qu'elle conservât ici, et votre principal mérite est d'avoir un très grand crédit auprès de notre Marie-Louise d'Orléans

MONVILLE.

Comme médecin, cela devrait être; je ne lui

prescrits ni drogues, ni régime. Mais une vérité déguisée à tous, une vérité que je ne dirai qu'à vous quelque jour, et j'en ai le projet depuis longtemps; c'est que ma mission est plus haute et plus délicate... Mais il s'agit ici de vos affaires, non des miennes, parlez.

LE CHAMBELLAN.

Eh bien ! médecin ou diplomate, que la santé de la Reine ou les secrets de la France soient remis en vos mains, je m'adresse à vous pour obtenir une faveur insigne.

MONVILLE, *galment.*

Ah ! je donne d'avance toutes celles dont je disposerai un jour, en échange de la main de Dona Paquita.

LE CHAMBELLAN.

Écoutez. On va renvoyer un ambassadeur à Versailles : faites que le choix du Roi, ou mieux la protection de la Reine, qui doit influer beaucoup en cette circonstance, tombe sur le malheureux Almeida.

MONVILLE.

Eh bon Dieu ! quelle mélancolique fantaisie vous prend donc, mon cher ami ? Mais vous connaissez la France : qu'avez-vous à espérer d'y rencontrer encore d'amusant ? Vous flattez-vous d'y

trouver une seconde Reine à épouser par procuration? car c'est vous qui fûtes le héros du plus singulier cérémonial que j'aie jamais vu. Je me rappelle très bien qu'aux pieds de l'Évêque de Meaux , vous avez juré pour Charles II d'aimer à toujours la princesse d'Orléans.

LE CHAMBELLAN.

Serment que je tiendrai toute la vie!

MONVILLE.

C'est vous qui passâtes au doigt de l'épousée la bague nuptiale : et enfin , devant toute la Cour, un pied chaussé de l'éperon et reposant sur le parquet, tandis que l'autre était glissé sous le lin virginal de la couche, c'est vous qui épousâtes si chastement la timide princesse. Conjugalité respectueuse et véritablement espagnole.

LE CHAMBELLAN.

Ne me rappelez point, chevalier, des souvenirs qu'il faut que j'éloigne : aidez-moi plutôt à partir.

MONVILLE.

Y va-t-il du salut de vos jours? vous êtes solennel comme un roman de chevalerie française! Et la raison de cet exil bizarre?

LE CHAMBELLAN.

D'abord un danger qui me donne avec vous, dont je connais les opinions, une confraternité

de plus qui vous intéressera, j'espère, à mon sort. Vous savez si j'arrivai en France avec des idées de profond attachement pour la communion catholique. Dans nos conversations, que de fois n'ai-je pas blâmé devant vous la tolérance de votre clergé et cet édit de Nantes rendu par votre Henri IV? Eh bien! cette tolérance que j'ai comme respirée, elle avait laissé, en dépit de moi, des traces bien profondes dans mon esprit, et, lorsque, rentré à Madrid, j'ai vu les mœurs de nos couvens, l'insolence de nos moines, les honteux et sanglans supplices qui sont ordonnés au nom de la foi..... j'ai réfléchi, j'ai examiné, j'ai douté: et enfin, vous le dirai-je! j'ai abjuré les vieilles croyances.

MONVILLE.

Vous seriez protestant?

LE CHAMBELLAN.

Comme vous, mon frère. Et il y a déjà nécessité de me laisser partir.

MONVILLE.

Je ne la vois pas encore: nous ne sommes plus au temps de Philippe II. Mais votre confiance mérite la mienne, et je vous dois aussi une confession. Vous savez si, en France, j'ai quelquefois laissé éclater mon indignation contre l'intolérance

catholique et l'exagération de ses principes? Eh bien! au cœur de votre Espagne, témoin du régime de l'inquisition et du relâchement des mœurs romaines, je me suis dit : Il faut, puisque tant de crimes et de faiblesses ne détruisent pas la catholicité, qu'elle ne soit pas d'origine humaine. Il y a pour la défendre et la conserver, en dépit de ses prêtres, une volonté supérieure. Cette religion que ses sectateurs ne peuvent pas détruire est impérissable et divine : et je me suis fait catholique.

LE CHAMBELLAN.

Vous ne me trompez pas?

MONVILLE.

Vous me direz que le zèle à remplir une tâche que je me suis laissé donner là-bas, peut m'avoir porté à revêtir ici tout le caractère qui devait le plus me concilier la confiance d'une Reine aussi dévote qu'elle est jolie : c'est possible. Mais enfin je suis catholique de très bonne foi; et si vous n'aviez d'autres motifs à faire valoir, devant un renégat, que votre propre abjuration, ce sera (et je m'en félicite) à ma seule amitié que vous devrez ce que vous appelez ma protection. Mais ne partez point, Alonze; je le répète, ne partez point. Vous êtes à l'abri des soupçons par vos relations

de famille, et mon secret à moi... Eh bien, je serai prêt à vous le confier dès que cet aveu pourra vous retenir en Espagne.

LE CHAMBELLAN.

Parlez donc, car m'éloigner d'Aranjuez, c'est déjà m'arracher la vie.

MONVILLE.

Êtes-vous ambitieux ?

LE CHAMBELLAN.

Non.

MONVILLE.

Ah ! tant pis ! Moi, je le suis beaucoup. Ils m'ont promis, si je réussissais, un riche bénéfice et le cordon de Saint-Michel ; et si j'avais trouvé en vous des dispositions à seconder mes vues, je pourrais vous garantir, à vous-même, un très brillant avenir.

LE CHAMBELLAN.

Ah ça, mais quelles fonctions, quelles instructions avez-vous donc reçues ?

MONVILLE.

Ah ! de très ridicules , et de très importantes.

LE CHAMBELLAN.

Expliquez-vous.

MONVILLE.

Expliquez-vous, expliquez-vous.... Voilà qui

n'est pas facile : il faudra d'abord que vous fassiez quelques frais d'intelligence. Il est des mots embarrassans à dire, et je vous déclare que je ne serai pas clair. Mais j'ai besoin de vous : mais votre départ me contrarierait ; mais vous disposez d'une sœur que j'aime.

LE CHAMBELLAN.

Dites plutôt qu'elle appartient à la Reine, dont elle est fille d'honneur.

MONVILLE.

Raison de plus. Écoutez. Charles II... (Vous êtes discret si vous n'êtes pas ambitieux?) Charles II, d'Autriche, est roi des Espagnes et des Indes.

LE CHAMBELLAN.

Il le dit.

MONVILLE.

Ce sont là de fort beaux royaumes. Mais il est vieux, il n'a point de frères ni d'héritiers directs. Or, Louis XIV, mon maître, a pu, en épousant la dernière princesse de cette maison, espérer que si Sa Majesté Catholique venait à décéder sans postérité, la succession de tant de belles couronnes, et l'héritage de toutes ces vastes monarchies appartiendrait un jour à la France.

LE CHAMBELLAN.

D'abord.... si Charles II n'a point d'enfans de

la nouvelle épouse, et ensuite, s'il ne laisse pas quelque jour un très valide testament en faveur de la maison d'Autriche, notre première alliée...

MONVILLE.

Vous suivez le raisonnement comme un ange. Un testament, qui ne nous menace point encore, c'est une de ces choses qu'on tâchera bien, par persuasion, de lui empêcher quelque jour de faire... Mais un héritier!...

LE CHAMBELLAN.

La Reine est bien jeune et bien belle.

MONVILLE.

Hélas! oui. Eh bien, tenez : Charles II arrive à un âge où il est difficile d'espérer un héritier légitime; et la politique de Louis XIV s'établit, à tort ou à raison, dans une sécurité à peu près complète sur les intentions... personnelles... qui pourraient survenir au Roi, pour contrarier les espérances de la France. Mais on n'est pas tout-à-fait aussi rassuré touchant l'opposition que peut faire la Reine à cette politique:

LE CHAMBELLAN.

Vous moquez-vous de moi?

MONVILLE.

Nullement. Sur les pas d'une si belle princesse il se peut rencontrer des obstacles, des facilités,

si vous voulez, capables de déranger les calculs de la diplomatie la plus transcendante.

LE CHAMBELLAN, souriant.

Il est sûr qu'on peut persuader beaucoup de choses à une Française qui aurait l'esprit de contradiction. Et vous vous seriez chargé...

MONVILLE.

Oui, mon cher. L'équilibre de l'Europe est là. Je me suis voué à ce que les intérêts de Louis XIV ne puissent pas être compromis par quelque maladroite intervention.

LE CHAMBELLAN.

C'est tout au plus si je comprends nettement votre rôle.

MONVILLE.

Avez-vous lu l'histoire turque ?

LE CHAMBELLAN.

Pourquoi faire ?

MONVILLE.

Je vous demande si vous avez lu l'histoire turque. Vous sauriez quel ministère important accomplissent des serviteurs dévoués qui, après avoir donné leur démission d'hommes, veillent à l'exacte probité du sérail.

LE CHAMBELLAN.

Comment, chevalier, vous auriez donné votre démission d'homme ?

MONVILLE.

Ah ! point de méchantes plaisanteries, s'il vous plaît. Mais si votre futur beau-frère, votre ami véritable, s'était voué à protéger ici, le jour et la nuit, la grandeur et la prospérité de deux états, voyons, consentiriez-vous à le seconder ?

LE CHAMBELLAN.

Voilà une conspiration bouffonne.

MONVILLE.

Pas plus que tous les autres intérêts de cour. Indiquez-moi un grand événement qui n'ait pas une plus petite cause ? Ce qui vous paraît peu grave aujourd'hui, monsieur, demain ce sera de l'histoire. Si les Lions de Castille et les Lys de France doivent s'unir un jour sur le même écusson, si jamais la maison de Bourbon règne sur les deux trônes, ce sera moi, vous, un membre de la grandesse espagnole, un obscur médecin diplomate à qui la postérité en sera redevable.

LE CHAMBELLAN.

Quelqu'un vient : prenez donc garde qu'on ne vous entende exposer de tels projets.

SCÈNE II.

MONVILLE, LE CHAMBELLAN,
FRA HÉNARÈS.

FRA HÉNARÈS.

Le Seigneur soit avec vous, mes frères! Monsieur le chambellan, le roi vous fait demander à la chapelle.

LE CHAMBELLAN.

Fâcheux contretemps! (à Monville.) Je reviens s'il est possible.

(Il sort.)

MONVILLE, à part.

Le diable soit du novice et de la royale commission! Il allait peut-être promettre.

HÉNARÈS, avec embarras.

Chevalier, j'ai une grace à solliciter de Votre Excellence.

MONVILLE.

De moi, mon frère? C'est le jour des graces à ce qu'il me paraît. Voyons, que puis-je faire pour l'un des membres de la plus illustre famille des Espagnes? un Médina-Sidonia, couvert de l'humble robe des serviteurs de Dieu, novice aujourd'hui, religieux demain, et capable à son gré de sauver ou de damner mon ame? Parlez.

HÉNARÈS.

Dom Porto-Carrero, inquisiteur-général et confesseur du Roi, me destine à l'emploi difficile de prédicateur de la Reine. Vous êtes, dans la maison de Sa Majesté, une des personnes influentes, j'ai senti le besoin de capter votre bienveillance, et je viens vous la demander.

MONVILLE, l'observant avec soin.

Mais, seigneur Hénarès, vous ne deviez pas, disait-on, persister dans cette résolution monastique? La vocation vous manque à ce qu'assurent toutes les dames et tous les cavaliers de cette cour : il n'était bruit que de votre prochaine entrée dans une autre carrière.

HÉNARÈS.

Je ne sais ce que la Providence décidera de mon sort. Le temps de mes épreuves n'est pas fini; et je suis obligé de me soumettre aux exigences de la règle.

MONVILLE.

Au reste, je vous félicite, ce doit être une satisfaction que de passer du service du Roi à celui de la Reine. Le maître est vieux, grondeur, sa conscience doit commencer à être bien coriace; et il vous sera sans doute moins pénible d'émouvoir les tendres sollicitudes d'une reine de vingt

HÉNARÈS.

La voir à toute heure, mon frère, pouvoir la servir à genoux serait mon unique ambition !

MONVILLE.

Mais ce serait à votre pénitente à se mettre aux vôtres, vous confondez. Mais vous l'en dispensez, n'est-ce pas ?

HÉNARÈS.

Elle est si bonne !

MONVILLE.

Et vous si indulgent !

HÉNARÈS.

Comment n'être pas touché, Monsieur, de son maintien céleste et de ce doux parler qui captiverait les anges.

MONVILLE.

Elle est digne, en effet, de tout votre intérêt. Quel bonheur a-t-elle sur la terre ?

HÉNARÈS.

Aucun. Elle qui mériterait la béatitude !

MONVILLE.

Je suis charmé, mon frère, de vous voir rendre justice à une reine française, et vous montrez trop de zèle en faveur de cette belle moitié de la monarchie pour que je n'essaye pas à faire quel-

que chose pour vous. Voulez-vous me confier votre main ?

HÉNARÈS.

Quelle reconnaissance ne vous devrai-je pas ! protégez-moi ; vous serez, après elle, la personne que je chérirai le plus au monde. Ordonnez !

MONVILLE.

Eh bien, oui ! j'ordonne. Et ce sera une ordonnance selon la Faculté.

HÉNARÈS.

Que voulez-vous dire ?

MONVILLE.

Vous êtes malade. Je suis médecin, moi, médecin de la reine : et, sans tirer à conséquence, mon art peut condescendre à guérir une tête dérangée, bien qu'elle ne soit pas ceinte d'une couronne.

HÉNARÈS.

Malade, dites-vous ?

MONVILLE.

Et si vous le voulez, je vous dirai le nom de votre maladie.

HÉNARÈS, vivement.

Non, chevalier, oh ! non, je vous en supplie.

MONVILLE.

Ne tremblez donc pas. Nous n'en parlerons

plus si vous voulez me promettre d'en étouffer le germe; mais croyez-moi, j'en ai assez bien observé les symptômes.

HÉNARÈS, se remettant.

Craignez de commettre une erreur et peut-être une offense.

MONVILLE.

La médecine n'est pas infallible. Mais c'est à vous que je m'en rapporte : que diriez-vous, mon frère, d'un jeune homme dont l'artère battrait plus vite par la seule crainte d'entendre prononcer un nom de femme (Hénarès retire son bras.) Hier, entré furtivement, pour prier sans doute, dans notre chapelle d'Aranjuez, on l'a vu tressaillir au seul bruit de la robe de la reine. Agenouillé pendant la cérémonie au pied de la statue de la Vierge, il n'a point détourné la tête : mais quand le frémissement de la soie s'est approché de lui, moi qui vous parle, je l'ai vu, dans l'accès d'une piété bien singulière, saisir la sainte et froide main de la mère de Dieu, et imprimer des baisers brûlans sur le marbre. Qu'est-ce que vous pensez de ce jeune homme?

HÉNARÈS.

Il serait malheureux peut-être.

MONVILLE.

Il serait fou, seigneur Hénarès.

HÉNARÈS.

Je ne connais nullement le pénitent dont vous parlez.

MONVILLE.

Ce n'est pas sa faute s'il est coupable. Il a tout tenté pour se vaincre. Il a espéré sous un habit saint étouffer les mouvemens tumultueux de son cœur. Mais il y aurait aujourd'hui plus de danger à le rapprocher de son idole qu'à le blesser par une révélation pénible, et... je crois avoir fait mon devoir.

HÉNARÈS.

Pour moi, Monsieur, je ne m'étais hasardé à vous demander votre protection, qu'encouragé par les discours de Dona Paquita; c'est elle qui m'avait promis votre appui : elle semblait attacher à la condition de votre bienveillance pour moi, je ne sais quelle bienveillance que vous demandez pour vous-même... Je vais lui rendre compte du mauvais succès de ma démarche.

MONVILLE.

Dona Paquita? Quoi, seigneur! c'est dona Paquita?... mais entendons-nous... qui vous aurait conseillé une telle démarche? Que diable! un

moment s'il vous plaît, et... et la démarche a-t-elle l'approbation de la reine?

HÉNARÈS.

C'est m'en demander plus que je ne me flatte d'en savoir. Il suffit que vous ne me jugiez pas digne de votre intérêt; je me reproche de vous avoir dérobé quelques instans d'une plus importante conférence.

SCÈNE III.

MONVILLE, seul.

Mais, seigneur... attendez donc; j'ai à vous dire... Il sort! Je ne savais que trop les sentimens de ce jeune homme; mais Paquita, mêlée dans tout ceci, est une combinaison qui augmente singulièrement la gravité des embarras.

SCÈNE IV.

LE CHEVALIER DE MONVILLE, LE
CHAMBELLAN.

LE CHAMBELLAN.

Le roi ne me demandait point: je ne sais quelle maladresse du seigneur Hénarès...

MONVILLE, à part.

Ah, ah! une ruse de l'innocent novice.

LE CHAMBELLAN.

Laissez-moi, mon cher, achever de vous ouvrir mon cœur.

MONVILLE, vivement.

Un moment ! Et dites-moi d'abord : avez-vous réfléchi ? Si vous m'aidez de vos conseils et de votre surveillance, dont j'ai plus besoin que jamais, je vous fais vice-roi du Mexique, ou maréchal de France, à votre volonté.

LE CHAMBELLAN.

Ah ! par grace, chevalier, laissons des folies qui doivent blesser votre délicatesse et la mienne. Les raisons que je vous ai dites ne suffisent-elles pas pour vous intéresser à me soustraire promptement à la surveillance du Saint-Office ? Eh bien ! apprenez donc un autre et un plus grand secret : j'aime... et j'aime sans espoir :

MONVILLE, avec joie.

Et qui donc aimez-vous ?

LE CHAMBELLAN.

Je n'oserais pas même le dire.

MONVILLE.

C'est la reine ! Aimez-la, mon ami. C'est une justice que vous lui devez : elle est faite pour être

adorée même. Et pourquoi hésiteriez vous, s'il vous plaît, devant un devoir à remplir ?

LE CHAMBELLAN.

Mais, cruel homme ! ce sentiment ne peut-il pas être coupable ?

MONVILLE.

En quoi ? Je vous connais, vous ; vous êtes un respectueux Espagnol. Votre amour sera une vertu. Marie-Louise n'a-t-elle pas, mariée comme elle l'est, le droit d'établir avec une ame de son choix, quelque délicate sympathie, un commerce de poétiques rapports ? N'est-ce pas là une vocation des cœurs tendres ? Et que font au ciel les anges qui ressemblent à votre reine ? Lui dérober un hommage pur comme le vôtre, mon cher ami, mais ce serait un vol plutôt qu'un outrage à lui faire.

LE CHAMBELLAN.

Quoi ! chevalier...

MONVILLE.

Vous êtes l'homme qu'elle doit distinguer : vous êtes son premier lien avec le pays et déjà son époux symbolique. Vous lui adresserez votre affection comme on envoie des fleurs. Vous avez du platonisme dans l'esprit. Vos aveux ne dépasseront point la guitare ; vous enfermerez vos

ardeurs dans un soupir. Avec vous, mon cher ami, mais l'honneur, la vertu et la France n'ont rien à craindre. Rassurez-vous, aimez-la; je vous approuve, je vous absous, je vous en conjure.

LE CHAMBELLAN, piqué.

Vous me faites beaucoup plus d'honneur que je n'en mérite: laissez-moi partir.

MONVILLE.

Oui! mais prenez bien garde; êtes-vous sûr, une fois parti, qu'un autre ne lui fera pas agréer des sentimens moins dignes que les vôtres de lui être dédiés?

LE CHAMBELLAN, la main à son épée.

Un autre!... et qui donc oserait lever les yeux jusqu'à elle?

MONVILLE.

Ah! si vous n'êtes point jaloux, je vous en félicite.

LE CHAMBELLAN.

Mais, jaloux d'une supposition!

MONVILLE.

Si c'était une réalité! Vous ne connaissez donc pas ce jeune Hénarès?

LE CHAMBELLAN.

Pardonnez-moi, beaucoup; nous avons même

à nous reprocher, je crois, plus d'une folie autrefois faite ensemble avant ce goût de dévotion qui l'a si subitement saisi. Nous sommes liés par un très périlleux secret.

MONVILLE.

Vous ne savez pourtant pas tout ce qu'il a intérêt de cacher. J'ai surpris, moi, de très coupables espérances au fond de son cœur.

LE CHAMBELLAN.

Lui?

MONVILLE.

Lui-même.

LE CHAMBELLAN.

Mais on vient de m'apprendre qu'il prononcera peut-être ses vœux dès ce soir.

MONVILLE.

Tant il est pressé de s'ouvrir un chemin qui le rapproche de la reine! Dès demain, sa présence, si elle n'est pas surveillée, peut devenir bien dangereuse. Il a pour appui, pour directeur, un saint personnage, le cardinal Porto Carrero, qui, dévoué aux intérêts de l'Autriche, forme, je le sais, des projets positivement contraires aux miens. Car elle se mêle de tout ici, même de spéculations galantes, la sainte Inquisition!... Vous sentez que, pour moi, je ne saurais perdre à tout

cela que d'assez misérables objets, d'une ambition de cour. Mais vous, mon cher ami...

LE CHAMBELLAN.

Oui, oui, chevalier, concertons-nous ensemble.

MONVILLE.

Quitter Madrid ? ah ça ! mais, est-ce que c'est moi qui suffirais à défendre votre idole des mille pièges de la séduction ?

LE CHAMBELLAN.

Disposez de mes yeux, de mon épée, de mon sommeil !

MONVILLE.

A la bonne heure donc ! *A part.* Avec la surveillance d'un pareil auxiliaire, me voilà un peu plus tranquille. Et quant à lui, il peut faire la cour à la reine *.

UN PAGE.

Le roi, messieurs, voici le roi !

MONVILLE, remontant la scène.

Le voilà : il marche appuyé sur son confesseur et comme retranché derrière lui. Qui dirait que c'est là le monarque pour qui le soleil ne se couche jamais dans ses états ? Ce qu'il y a de majestueux en lui, ce n'est pas l'homme : et si on ne

* On commence à tousser.

le rencontrait pas sur un trône, celui-là, on ne devinerait guère sa toute puissance.

LE CHAMBELLAN.

Il y a cependant fantaisie d'un héritier direct.

MONVILLE.

C'est une idée qui n'est pas de lui.

SCÈNE V.

LE ROI, MONVILLE, LE CONFESSEUR.

LE ROI, bas au confesseur, montrant Monville.

Sa présence, à lui, mon père, ne touche ici qu'à une chose purement temporelle : n'en prenez aucun ombrage, il ne représente que la reine dans cette consultation et vos avis, à vous, seront toujours préférés et suivis. Haut. Messieurs, asseyez-vous. J'ai à vous consulter sur une grave matière, Messieurs; je n'en sais pas de plus grave après mon salut.

MONVILLE.

Est-ce la guérison de votre corps chrétien ?

LE CONFESSEUR.

La direction de votre ame royale ?

LE ROI.

L'ame et le corps y sont intéressés. Un saint con-

fesseur et un médecin habile m'ont paru également indispensables. Je viens au fait, Messieurs. Je suis préoccupé d'une grande idée, une idée qui regarde tout l'avenir de l'Espagne.

MONVILLE, avec inquiétude.

Expliquez-vous, sire.

LE ROI.

J'ai le projet de perpétuer ma dynastie.

LE CONFESSEUR.

Et ce sera fort bien fait!

LE ROI.

Docteur, penses-tu qu'un homme de mon âge, soixante ans et un peu plus, mais un roi! puisse avoir des enfans?

MONVILLE.

Quelquefois, sire.

LE ROI.

Et à soixante-dix ans, mon bon ami?

LE CONFESSEUR.

Toujours.

LE ROI.

Eh bien! vous me comblez de joie. Oui, Messieurs, vous me voyez frappé uniquement de l'idée fondamentale que je vous ai dite : perpétuer ma légitime dynastie. Et c'est sur ce projet que je viens demander vos bons conseils.

MONVILLE, à part.

Après un an de mariage ! On lui aura monté la tête *.

LE CONFESSEUR.

Sire, vous n'avez pas besoin de conseils : un monarque absolu peut tout entreprendre. Votre idée d'ailleurs est essentiellement politique : votre majesté est d'origine autrichienne, la reine est d'origine française, et les deux cabinets de Vienne et de Versailles pourraient élever un jour des prétentions rivales, faute d'un héritier présomptif. Restons Espagnols par vos œuvres ; nous ne pouvons que nous prosterner derrière cette profondeur de votre prévoyance paternelle.

LE ROI.

Fort bien ! mais vos avis ** sur les moyens à employer afin qu'un si utile projet s'exécute au plus vite ? Docteur, tu es le plus jeune, tu parleras le premier.

MONVILLE.

Le saint homme que voilà, sire, vous dira

* Murmures. Là, la pièce est attaquée par des personnes informées d'avance, et aussi bien que l'auteur, des chances de cette situation assez nouvelle.

** Les murmures redoublent.

mieux que moi, que quelquefois les résolutions humaines sont remplies de vanité. Vous triompherez sans doute ; mais j'estime qu'il faut recourir à la clémence du ciel. C'est d'une nourriture purement divine que vos espérances doivent s'alimenter : priez, sire, jeûnez, macérez et mortifiez votre corps par tous les moyens que la religion enseigne.

LE ROI.

Tu crois ?

MONVILLE.

Sire, mettez-vous en état de grace comme s'il s'agissait d'obtenir un miracle.

LE ROI.

Et vous, mon père ?

LE CONFESSEUR.

Ce qu'a dit le docteur, sire, est d'un excellent esprit. Seulement mon avis serait qu'il ne faut point négliger par intervalle les terrestres auxiliaires que Dieu a mis naturellement et avec indulgence à notre disposition.

LE ROI.

Et lesquels ?

LE CONFESSEUR.

Par exemple, vous rapprocher quelquefois de la reine.

LE ROI.

Vous pouvez avoir raison.

LE CONFESSEUR.

Ensuite il serait profitable d'exciter doucement les esprits de Sa Majesté Catholique. On va pour une heure ou deux à la pêche ou à la chasse, on prend un peu d'exercice, en compagnie avec la reine. Enfin voulez-vous savoir ma pensée jusqu'au bout?

LE ROI.

Je vous en prie.

LE CONFESSEUR.

Eh bien! ne dédaignons quelquefois ni les collations succulentes, ni les vins généreux. Avec le secours spirituel de ces choses, sire, vous sentirez s'accorder les influences du Ciel.

LE ROI, ôtant son chapeau.

Ainsi soit-il! Mais, docteur, tu m'ordonnes, toi, des abstinences ecclésiastiques, et voilà mon confesseur qui me prescrit des règles d'hygiène : est-ce que vous avez changé de professions?

MONVILLE.

Nullement, sire. Cela prouve seulement l'affinité de nos pensées lorsqu'il s'agit du bien de Sa Majesté.

LE ROI.

A la bonne heure. Résumons la question. Si j'ai nettement saisi vos idées, Messieurs, il faut....

(Il regarde Monville, et attend.)

MONVILLE.

Jeûner, sire.

LE ROI, au confesseur.

Et vous?

LE CONFESSEUR.

Faire usage de repos et de sains alimens.

MONVILLE.

Aller seul en pèlerinage à Saint-Jacques-de-Compostelle, et de fréquentes neuvaines à Notre-Dame-de-Bon-Secours.

LE CONFESSEUR.

Faire composer pour le petit coucher du roi, quelques uns de ces merveilleux chaudes espagnols: mixtion de lait, Sire, bouillon, vin, ambre, cannelle, œufs, et un peu de girofle, lesquels inspirèrent tant de viriles résolutions à Charles-Quint, votre immortel aïeul*.

LE ROI.

Je suis charmé, messieurs, que vous soyez si bien d'accord. Le conseil est levé. Maintenant la

* Le parterre se lève, partagé en deux opinions.

reine a besoin d'être informée sans délai de la résolution qui vient d'être arrêtée ici. Docteur, pour ne point ébruiter ce secret de l'état, c'est toi-même qui lui en feras part. Va ; et qu'on dispose la reine de toutes les Espagnes et des Indes à la conception de cette grande pensée.

MONVILLE, troublé.

Mais la jeune et royale épouse, Sire, n'est peut-être pas à la hauteur de ces projets politiques ; il faudra attendre beaucoup du temps.

LE ROI.

Je suis très las d'attendre ; et je te prie de le lui dire de ma part.

LE CONFESSEUR.

Et d'ailleurs, ce sera, Sire, l'occasion d'employer auprès de la reine, les pieux moyens que le docteur indique. Je soumettrai à Votre Majesté le projet d'attacher à la chapelle particulière de la reine, quelque prédicateur éloquent qui la prédispose.

LE ROI.

Très bien ! Et qui chargerions-nous, mon père, d'un office aussi élevé ?

MONVILLE.

Office inutile, Sire, je vous assure. Je connais très bien les Françaises, et dans ces graves cir-

constances, elles ne peuvent supporter que leurs maris. Et puis votre majesté suffit, suffit complètement.

LE ROI, au confesseur.

Ce serait?.....

LE CONFESSEUR.

Le digne frère Hénarès de Médina-Sidonia.

MONVILLE, à part.

Miséricorde!

LE ROI.

Eh! vraiment oui. Un Médina Sidonia! Eh bien mais, il n'y a rien là qui blesse l'étiquette et déroge à la qualité.

MONVILLE.

Mais l'aumônier ordinaire et toutes les personnes qui composent la maison de la reine seront humiliées...

LE ROI.

Pourquoi? Un Médina Sidonia!

MONVILLE.

Daignez remarquer.....

LE ROI.

Il faut un homme à part, vois-tu, pour des circonstances particulières. Hénarès verra en liberté la reine sans que personne le trouve plus mauvais que moi.

MONVILLE.

Mais , sire.....

LE ROI.

Va donc ! Je te l'ordonne encore, moi, le roi. Un Médina Sidonia ! Et nous, mon père, pour ne pas perdre une nuit dans l'exécution de ce fécond projet, nous allons nous mettre en prières au pied de la sainte chaise de Notre-Dame d'Atocha.

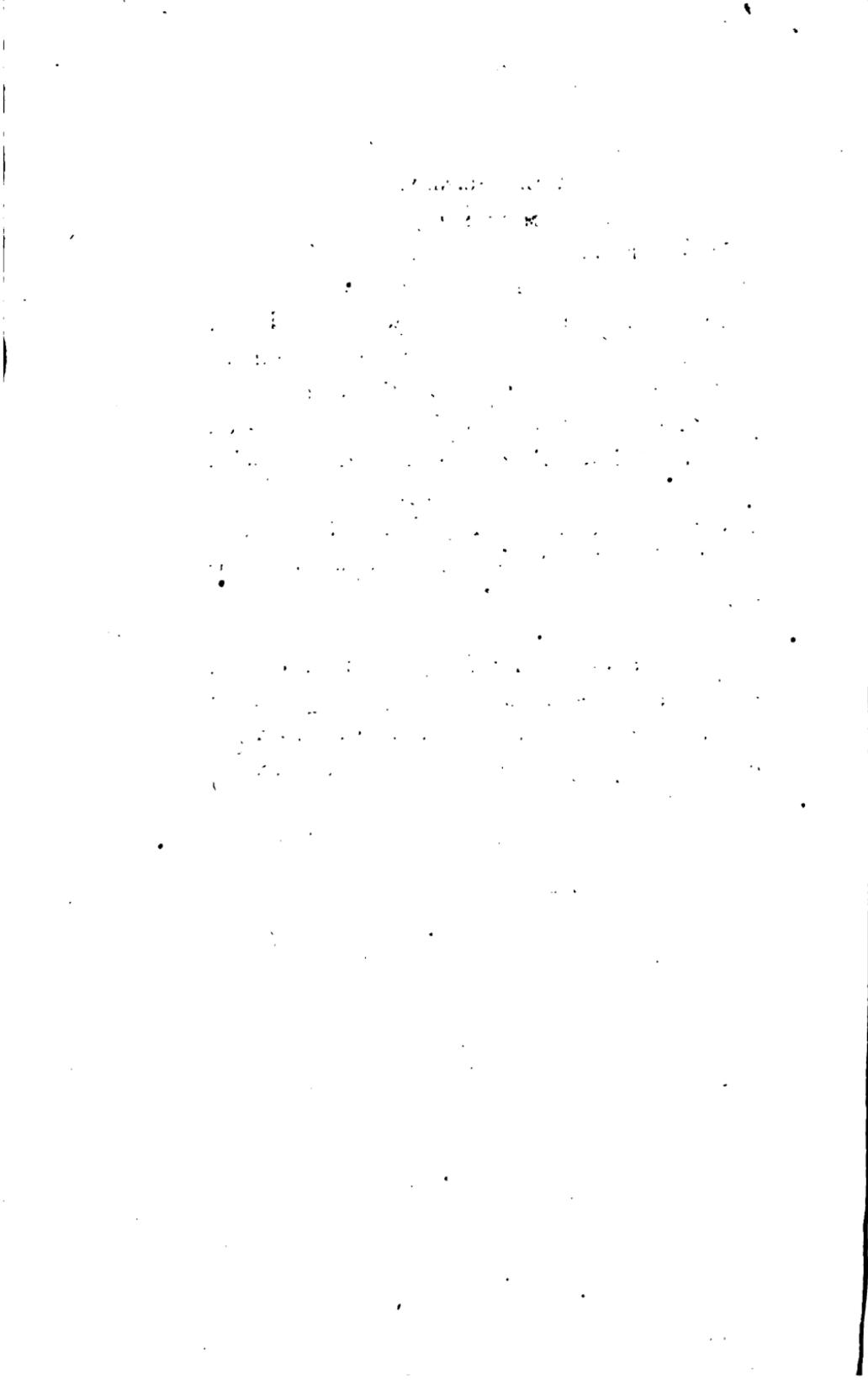
LE CONFESSEUR.

Votre majesté m'a ordonné de la faire souvenir qu'elle a promis des bracelets d'or à la sainte madone.

LE ROI.

C'est le cas de les lui offrir. A Monville. Eh bien ! encore là, docteur ? mais tu perds le temps, mon bon ami : comment nous convenons d'un Infant, et tu ne vas pas prévenir la reine ! Va donc.

FIN DU PREMIER ACTE.



ACTE II.

ARANJUEZ. — Un salon qui précède la chambre de la reine. De larges portes ouvertes ou vitrées laissent apercevoir de riches jardins couverts d'orangers.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA MARQUISE DE SANDOVAL, LA COMTESSE DE LA CERDA. DES FEMMES DE LA REINE groupées çà et là.

LA MARQUISE DE SANDOVAL, à la comtesse de la Cerda.

Elle dort cette étrangère ; et l'heure de son lever approche. Ah ! comtesse de la Cerda, ma charge de Camarera-major ne m'a jamais paru plus pénible que depuis qu'il faut rendre hommage à cette Française. On avait bien besoin d'aller chercher pour le roi une épouse en ce pays de dissipation et d'hérésie ; une femme qui trouve longs nos saints offices, une reine qui rit.

LA COMTESSE DE LA CERDA.

Nos beaux jours sont passés, Madame. C'était

quand la reine mère et le père Nithard gouvernaient ce royaume : quel excellent roi ils nous avaient formé ! Charles II est bien encore l'innocence même et la candeur : mais sa femme le corrompra.

LA MARQUISE DE SANDOVAL.

Il faut néanmoins faire notre devoir. Élevant la voix.
Mesdames, au lever de la reine, s'il vous plait.

UNE VOIX.

Au lever de la reine !

QUELQUES VOIX PLUS LOIN.

Au lever de la reine ! Les dames arrivent et se rangent avec symétrie.

LA MARQUISE DE LA CERDA.

Digne Camarera-major, qui donc présentera aujourd'hui la chemise de sa majesté ?

LA DUCHESSE DE SANDOVAL.

Ce sera vous, Madame la comtesse : vous êtes la plus qualifiée des personnes ici présentes. Non ! Voici venir la marquise de Lirias qui a le tabouret, et de plus, le chef de sa maison se couche devant le roi : ce sera elle.

LA COMTESSE DE CERDA.

Nous avons ce droit de couverture aussi, Madame ; et notre maison est branchée aux Olivares.

LA DUCHESSE.

Oui, mais elle est marquise : ce sera elle.

LA DUCHESSE DE MONDEJAR, entrant.

Ce sera moi, si vous le permettez, Madame.

LA DUCHESSE DE SANDOVAL.

C'est juste, duchesse; du moment qu'il y a une duchesse... il faudrait une princesse, et ensuite une princesse du sang pour emporter cet avantage.

PAQUITA.

Ah! ça, surtout, mesdames, entendez-vous bien, s'il se peut; et n'allez pas laisser, comme l'autre jour, la pauvre et royale victime de vos étiquettes, geler de froid pendant un grand quart d'heure.

LA MARQUISE DE SANDOVAL.

On n'a que faire de vos avis, dona Paquita.

A la duchesse de Mondéjar. L'indulgence que témoigne la reine à cette petite fille commence à lui donner toute l'impertinence des manières françaises.

PAQUITA.

Et y a-t-il à cela plus d'inconvénient qu'à la morgue espagnole, Madame?

LA MARQUISE DE SANDOVAL, à la duchesse Mondéjar.

Duchesse, l'heure est sonnée; faisons notre office. Annoncez-vous à cette porte.

PAQUITA.

Mais, si la reine dormait, Mesdames ; il faut attendre qu'elle appelle.

LA MARQUISE DE SANDOVAL.

Une reine d'Espagne se lève à neuf heures du matin, du 1^{er} mai au 31 octobre,

PAQUITA.

Réveillée ou non ?

LA MARQUISE DE SANDOVAL.

C'est la règle. Duchesse de Mondéjar, à vous... Qu'est-ce que c'est ? vous frappez, je crois ? mais vous n'avez que le droit de gratter, madame.

DE MONDEJAR.

Pardonnez-moi, madame. Cette faveur pour les siens a été obtenue par monsieur le duc, depuis la paix de Nimègue.

LA MARQUISE DE SANDOVAL.

Ah ! récompense de négociateur ! Je l'avais oublié. Mon époux, à moi, l'obtint pour ses hauts faits d'armes à la bataille de Lépante.

PAQUITA.

Et il y a cinquante ans de cela ; n'est-ce pas, madame ?

Ce détail de mœurs, exactement historique, excite une vive réprobation.

LA MARQUISE DE SANDOVAL.

Impertinente! — Entourons cette porte qui va s'ouvrir, Mesdames; et que rien ne manque au bon ordre pour le service d'une reine d'Espagne.

(Toutes les dames se rangent vers la droite, devant la porte de la chambre à coucher de la reine.)

SCÈNE II.

LA REINE, LA MARQUISE DE SANDOVAL,
PAQUITA, LA DUCHESSE DE MONDEJAR,
LA COMTESSE DE LA CERDA, ETC.

LA REINE, arrivant par le fond, une lettre à la main.

Je suis bien reconnaissante, Mesdames, de votre zèle; mais je me passerai pour aujourd'hui de vos bons offices.

LA MARQUISE DE SANDOVAL, se retournant.

La reine s'est levée seule! Quel scandale!

LA REINE.

Le soleil était beau; ce parc étincelait de rosée, et les oiseaux chantaient.. Que voulez-vous? je me suis sentie assez naturellement disposée pour marcher moi-même, et risquer une promenade avec ma bonne nourrice. Où est le mal?

LA MARQUISE DE SANDOVAL.

Une reine d'Espagne se lève, avec ses dames, se

promène avec son écuyer d'honneur et ses dames; elle ne peut pas sortir sans ses dames.

PAQUITA.

Vous voyez bien que si.

DE SANDOVAL.

C'est une énormité, Madame.

LA REINE, sévèrement.

Madame!

DE SANDOVAL.

C'est méconnaître les premières lois de cette monarchie.

LA REINE.

Une règle de cette monarchie est que vous me rendiez, je crois, hommage; voici ma main : à GENOUX. *La Camarera s'agenouille et baise la main de la reine.* Et, maintenant, pardonnez-moi, Duchesse, mon innocente promenade, comme je vous pardonne vos duretés.

DE SANDOVAL.

Je ne saurais, Madame.

LA REINE.

Est-ce un péché? je le prends sur mon compte.

DE SANDOVAL.

C'est bien plus qu'un péché : c'est contrevenir à la règle. *A part.* Cette étrangère perdra l'Espagne.

LA REINE, qui l'a entendue.

Non ! Mais quelquefois peut-être vous lui ferez regretter la France.

LA MARQUISE DE SANDOVAL, sortant avec les dames.

Si on échappe à l'autorité de ma charge, je ne répons plus de l'honneur du roi.

SCÈNE III.

LA REINE, PAQUITA.

LA REINE.

En vérité, ces gens-là me mettraient de mauvaise humeur, si je pouvais l'être ce matin ; mais cela ne se peut pas. Tiens, regarde plutôt la lettre que je viens de recevoir de la part du roi et à l'issue de son conseil.

PAQUITA.

Mais les secrets de l'état...

LA REINE.

La lettre est de Monville.

PAQUITA.

Du chevalier ?...

LA REINE.

Il faut bien du mal pour te rendre curieuse, petite. Eh bien ! que dis-tu de ce projet ? Ce sera quel-

que imagination de mon docteur pour désennuyer sa malade. L'intervention du chevalier dans cette affaire est une plaisanterie un peu forte ; je pourrais bien m'en fâcher, mais j'aime mieux en rire.

PAQUITA.

Il y aurait un troisième parti à prendre. Madame, pour l'avantage de l'Espagne.

LA REINE.

Eh, mon dieu ! ce n'est pas à nous de mettre obstacle à la volonté du ciel.

PAQUITA.

Et... que répondrez-vous au roi ?

LA REINE.

Si je lui écrivais, ce serait pour demander ce marquisat que ton frère exige pour Monville et une dot que je veux offrir au chevalier pour toi ; toi, la seule personne qui me comprenne et sympathise avec moi dans cette cour.

PAQUITA.

Que vous êtes bonne !

LA REINE.

Mais on pose des sentinelles à cette porte, je crois ?

PAQUITA.

Vous verrez que ce sera de la part de la Cámara-mayor, jusqu'à ce qu'elle ait fait son rapport.

au roi. Mais je reconnais dans l'antichambre la voix de votre nourrice.

LA REINE.

Oh! je suppose qu'au moins on ne l'empêche pas d'entrer; celle-là; car l'ordre serait difficile à exécuter pour elle. C'est toujours la même! une bonne, franche et brusque Parisienne, qui m'a vue naître, et qui m'aime assez pour m'avoir suivie... jusqu'à Madrid.

SCÈNE IV

LA REINE, M^{me} JOURDAN, PAQUITA.

DEUX SOLDATS, croisant la hallebarde.

Qui vive?

M^{me} JOURDAN, portant un plateau.

Madame Jourdan et café au lait! — Sont-ils effarouchés, ce matin, avec leurs hallebardes! A la reine. Voilà votre déjeuner, mon enfant; et meilleur, voyez-vous, que s'il eût été préparé par les plus cordons bleus de ces officiers qui sont dans la bouche du roi : c'est moi-même qui l'ai tiré au clair.

PAQUITA.

Il a bien bonne façon, nourrice.

M^{me} JOURDAN.

Ah, dame! avec le petit lait de vos chèvres es-

pagnoles, ça ne peut pas être comme si nous avions là de cette bonne crème épaisse et jaunissante de nos vaches de Saint-Cloud.

LA REINE, assise, ainsi que Paquita.

Ma pauvre Jourdan, tu rappelles bien souvent les plus beaux jours de notre vie passée, trop souvent peut-être ; mais j'aime à t'entendre parler de notre France... Tiens, assieds-toi là ; et dis un peu à Mademoiselle combien c'est beau Paris, Versailles, Saint-Germain, la cour, et jusqu'à ce village où tu m'as nourrie avec tant de soins.

M^{me} JOURDAN , à Paquita.

Saint-Cloud, Mademoiselle ! c'est le plus magnifique endroit de toute la terre que Saint-Cloud ! Il n'y a pas de mules, il n'y a pas de moines, pas de graves manteaux qui marchent dans les rues le cigarre à la bouche : mais ce sont de bonnes figures qui courent et qui rient. Il n'y pue pas les orangers. La rivière coule sous de grands arbres : nous avons la galiote et du pain d'épices le jour de la fête, et des bluets dans tous les blés, n'est-ce pas, ma belle Louise ?

LA REINE.

Ah ! oui, ma mie ! et la liberté de courir, de vivre , au lieu de végéter cérémonieusement.

M^{me} JOURDAN.

Et puis le roi de France est bien plus beau que le roi d'Espagne !

LA REINE.

Madame Jourdan !

M^{me} JOURDAN , à Paquita.

Nous avons des seigneurs autrement faits que les vôtres ! des muguets , des courtisans raffinés ! et surtout un gentil Dauphin... A la reine. N'est-ce pas Louise ? et que nous aimons , Dieu sait !

LA REINE.

Nourrice...

M^{me} JOURDAN.

Mademoiselle n'est pas de trop , peut-être ; elle vous est dévouée. Et puis , il n'y a pas de mal à aimer son cousin.

LA REINE.

Tu parles de tout à tort et à travers. Et quel intérêt si particulier veux-tu qu'ait à mes yeux monseigneur le Dauphin ?

M^{me} JOURDAN.

Ce sont peut-être là des idées d'enfance aujourd'hui effacées ; mais est-ce que vous croyez que j'ai oublié , petite sournoise , le jour où le roi vint lui-même au Palais-Royal vous annoncer votre élévation.

LA REINE.

Eh bien?

M^{me} JOURDAN.

Eh bien?... pourquoi s'il vous plaît, tombâtes-vous à ses genoux toute en larmes? « Eh! qu'avez-vous à pleurer, fit-il, quand je vous fais reine d'Espagne? Mademoiselle? que pourrais-je de plus pour ma fille? » — « Rien, Sire, faites-vous, mais vous pouviez plus pour votre nièce. »

LA REINE.

Tu attaches à quelques paroles pleines de trouble...

M^{me} JOURDAN.

Un sens fort clair. Et on ne pouvait, je crois, mieux dire: « Vous pouviez me faire votre fille. »

LA REINE.

Madame Jourdan!

M^{me} JOURDAN.

Votre majesté!...

LA REINE.

Oh! non! laisse la majesté, reviens à notre France.

M^{me} JOURDAN.

Hélas! oui, j'y reviendrai, mais pour tout de bon, moi, et toute seule. M. Jourdan ne s'ar-

range pas de mon absence : c'est un vrai mari, que celui-là.

LA REINE.

Tu m'avais promis, ma bonne, d'élever mes enfans.

M^{me} JOURDAN.

Eh bien, où sont-ils donc messieurs vos enfans ?

LA REINE.

Dieu exaucera un jour mes prières.

M^{me} JOURDAN, toussant.

Hum!...

LA REINE.

Tu parlais bien, nourrice; tu m'aidais à retrouver dans ma mémoire les temps si doux qui ne sont plus. Laisse-moi rêver un moment de plus que je suis encore libre et heureuse : appelle-moi ta fille; tiens, appelle-moi encore, comme autrefois, Mademoiselle.

M^{me} JOURDAN.

Ah! pardi, volontiers! je le peux bien sans mentir.

LA REINE.

Mauvaise! tu ne vois pas que je cherche à me faire illusion, à oublier qu'il y a des sentinelles à cette porte.

PAQUITA.

Mais le roi, Madame, vous rendra la liberté toute entière quand vous voudrez. N'êtes-vous pas souveraine ? il n'est bruit en Espagne que de la passion du roi pour vous. Confiez-lui vos chagrins.

LA REINE.

J'ai si peu d'occasion de le voir...

PAQUITA.

Je comprends que les affaires de l'état préoccupent le roi tout le jour.

M^{me} JOURDAN.

Oui, du matin au soir : mais du soir au matin ?

SCÈNE V.

LA REINE, PAQUITA, M^{me} JOURDAN,
LE CONFESSEUR.

LE CONFESSEUR.

Ave Maria, purissima mater Dei ! J'ose croire que je n'importune point Sa Majesté.

LA REINE.

Jamais, mon père.

M^{me} JOURDAN.

Mon royal directeur, voulez-vous des confitures ?

LE CONFESSEUR.

Un peu de chocolat seulement, si Sa Majesté le permet. Le roi me suit, Madame; je viens vous l'annoncer et vous recommander à la hâte un de mes protégés, dont j'aurai à vous parler plus tard.

LA REINE.

Votre protégé n'a besoin, pour être agréé que de l'intérêt que vous lui portez, mon père : mais le roi vous suit, dites-vous?

LE CONFESSEUR.

Il entend d'abord la sainte messe : puis avant d'entrer en chasse, il se détournera, m'a-t-il dit, pour venir vous baiser la main.

M^{me} JOURDAN.

La chasse! toujours la chasse!

LE CONFESSEUR à la Reine, en prenant le chocolat.

Ah! il vous aime passionnément, Madame, le puissant roi Charles d'Autriche.

M^{me} JOURDAN.

Moi, je croirai à cet amour là, mon père, quand je verrai, voyez-vous, un bon et bel enfant mettre la joie dans le ménage. A Saint-Cloud, c'est notre manière de prouver l'amitié*.

* Rumeurs.

LE CONFESSEUR.

Dieu ne peut tarder à accorder à l'Espagne cette insigne bénédiction.

M^{me} JOURDAN.

Il ne l'accordera pas, mon père.

LE CONFESSEUR.

Pourquoi donc, ma bonne dame?

LA REINE.

Madame Jourdan, vous n'êtes pas consultée...

LE CONFESSEUR.

Laissez-la parler librement : c'est ma pénitente; je connais son loyal caractère. Pourquoi?...

M^{me} JOURDAN.

Ah! pourquoi! pourquoi!... vous n'êtes pas de robe à me comprendre, vous mon père, mais je sais fort bien ce que je dis.

LE CONFESSEUR.

Je voudrais vous entretenir en particulier un petit moment.

M^{me} JOURDAN.

Je me suis confessée hier, mon père.

LE CONFESSEUR.

Je le sais bien, mais c'est moi...

M^{me} JOURDAN.

Ah! si c'est vous, je suis prête à vous entendre.

LE CONFESSEUR.

Ce n'est pas la première fois, madame Jourdan, que vous donnez à croire qu'il est douteux que le ciel bénisse l'union de notre roi et de sa jeune épouse. Pourquoi avez-vous cette opinion ?

M^{me} JOURDAN.

J'ai tort, mon père; je ne parlerai plus de cela. Votre chocolat était-il bon ?

LE CONFESSEUR.

Très bon. Mais je vous demande sur quoi vous fondez cette importante opinion ?

M^{me} JOURDAN.

Mais cette chère princesse est mon enfant, mon père, je ne l'ai pas quittée un moment depuis qu'elle respire.

LE CONFESSEUR.

Eh bien ?

M^{me} JOURDAN.

Eh bien ! mais... je suis sa seconde mère, et à ce titre... vous m'entendez bien.

LE CONFESSEUR.

Du tout. Je vous défends de communier sans ma permission expresse. Votre doute en la toute puissance divine est une très grande faute. Je vous entendrai ce soir au tribunal de la pénitence.

PAQUITA.

Je le répète, Madame, que ne profitez-vous de la nuit pour parler seule au roi des chagrins que vous donne cette Camarera?

LA REINE.

Cela ne m'a pas encore été possible, ma chère petite. Dans les premiers temps de notre mariage, le roi était malade, et nos chambres étaient fort séparées : maintenant elles sont plus rapprochées quand nous habitons le même palais, ce qui est rare : mais toujours épris de son goût pour la chasse, il rentre fort tard et fatigué à l'excès. Nous soupçons séparément, servis par nos maisons respectives ; le roi se retire avant moi, tu le sais, me laissant avec une cour de très vieilles femmes et de seigneurs tout noirs des pieds à la tête. Quand je vais me mettre au lit, mon maître est endormi profondément dans sa chambre, et quand je me réveille il est parti sans bruit pour la chasse.

M^{me} JOURDAN, bas au confesseur.

Avez-vous encore besoin, mon père, de ma confession pour ce soir ?

LE CONFESSEUR.

C'est singulier !

PAQUITA.

J'imaginai que le mariage autorisait plus d'intimité et d'union.

LA REINE.

Oh! nous sommes fort unis! Mais nous ne sommes jamais seuls une minute ensemble; et je suis presque sûre qu'il en sera toujours ainsi, tant que le ciel ne m'accordera pas la faveur d'être mère.

M^{me} JOURDAN, au confesseur.

J'espère que voilà une éducation qui me fait honneur.

LA REINE.

Mais ce temps viendra bientôt, mon père.

M^{me} JOURDAN.

Hum!

LA REINE, se levant.

Vous êtes fâcheuse, ma mie; il ne faut pas éternellement tousser. Vous ne croyez, vous, qu'à sainte Geneviève de Paris et à l'eau du puits de la chapelle de Nanterre. Dites-lui donc, mon père, que ce n'est pas sans efficacité que je fais dire tous les matins une grand-messe à Notre-Dame d'Atocha.

LE CONFESSEUR.

Notre-Dame d'Atocha peut tout. Mais il faudrait un peu, Madame, vous distraire aussi.

PAQUITA.

Voir des courses de taureaux, n'est-ce pas, mon père ? *

LE CONFESSEUR.

Quelques pieux autodafés.

LA REINE, avec effroi.

Ah ! par pitié, mon père !

PAQUITA.

Nous aurions vocation pour d'autres cérémonies de l'église. Par exemple, on dit que le jeune Médina entre prochainement en religion.... Ne pourrions-nous assister à sa prise d'habit ?

LA REINE.

Tu parles souvent de ce jeune homme, Paquita; j'en suis fâchée pour Monville. Au reste, il a bien la figure la plus intéressante du monde.

LE CONFESSEUR.

Ses vœux sont prononcés depuis hier, Madame; et c'est là le protégé dont je voulais entretenir sa majesté. Mais je vous laisse avec le roi des Espagnes et des Indes.

Le confesseur et Paquita s'éloignent.

* Soulèvement presque général causé par une chaste interprétation du parlerre.

SCÈNE VI.

LE ROI, LA REINE, M^{me} JOURDAN.LE ROI *ôtant et remettant gravement son chapeau à plumes.*

Madame, nous sommes bien aise de vous voir.

LA REINE.

Sire, votre fidèle et dévouée sujette.

LE ROI.

Pourquoi ces personnes se retirent-elles?

LA REINE.

Par respect, sire.

LE ROI *montrant madame Jourdan.*

Mademoiselle votre nourrice, je crois?

M^{me} JOURDAN.

Sire, je m'en vais aussi à l'instant, je vous prie de le croire. J'étais seulement charmée de vérifier, sire, que vous êtes ce matin en bonne disposition et santé; mais nous avons chacun nos occupations particulières, et je suis bien votre très-humble et très-obéissante servante, femme Jourdan....

LE ROI.

Restez.

M^{me} JOURDAN.

Pour vous servir...

LE ROI.

Restez.

M^{me} JOURDAN.

Si vous... si j'en étais capable.

LE ROI.

Restez , nourrice ; nous voulons agir librement
devant vous et vous n'êtes pas de trop *.

M^{me} JOURDAN.

Eh bien ! sire , je n'oserais pas me permettre...

LE ROI.

Vous auriez tort.

M^{me} JOURDAN.

Non ; ma présence peut troubler votre ma-
jesté ; non , ce sont de ces choses qui ne nous
regardent qu'un peu plus tard.

LA REINE.

Le Roi commande ; obéis.

LE ROI à la Reine.

Or ça , Madame , on vous a fait connaître mes
royales intentions ?

LA REINE.

Comment , sire , cette injonction de mon mé-

* Oh ! oh ! très prolongés.

decin français était bien réellement faite en exécution de vos ordre?

LE ROI.

Certainement. Mais dans une cour espagnole, Madame, tout se traite ainsi avec dignité.

LA REINE.

Du reste, je suis touchée d'apprendre que dans vos vœux pour l'accroissement de votre famille, votre premier désir ait été de voir reproduire l'image de votre épouse, dans les traits d'une princesse.

LE ROI.

Comment donc, Madame, mais point du tout! c'est un Infant que notre politique réclame; ah! ça, mais, que m'a donc fait là mon ambassadeur? Il ne m'a pas compris : une princesse! mais ce n'est pas cela, un prince, Madame; un prince des Asturies, si vous le trouvez bon.

M^{me} JOURDAN, joyeusement.

Eh bien, sire, vous avez raison; arrangez-vous pour cela. Un garçon, voyez-vous, porte bonheur dans toutes les familles, et particulièrement dans une famille de rois. Je suis émerveillée de vous voir en cette humeur; ah! nous aurons donc de la besogne. Ma foi, je me rouillais aussi pour ma part moi, et la reine était bien triste.

LE ROI.

N'est-ce pas?

M^{me} JOURDAN.

Oui; il semblait qu'il nous manquât à tous quelque chose.

LE ROI.

A moi aussi.

M^{me} JOURDAN.

A vous aussi. Mais je vous laisse. Ah! vous êtes un digne chrétien, sire; et je vais bercer mon fils, en attendant le vôtre.

LE ROI.

Nous aurons un successeur, nourrice!

M^{me} JOURDAN.

Bonne chance à votre majesté.

LE ROI.

Mais, encore une fois, restez donc, ma mie. Vous ne nous gênez nullement, vous dis-je, et au contraire; à deux la conversation peut languir. Vous devez être une femme de bon conseil et je serai bien aise d'avoir vos avis là-dessus. C'est une marque de déférence que nous voulons vous donner.

M^{me} JOURDAN.

Eh bien! sire, je vous confesse qu'elle m'embarrasse et me confusionne.

LE ROI.

Enfantillage! — Madame, tout est conclu. Comprenez-vous ma joie lorsque nous pourrons annoncer à toute l'Europe, et par des courriers extraordinaires, l'issue de nos projets, la naissance de notre héritier?.... ah! ne retardez pas mon triomphe! Que de calculs et de prévisions diplomatiques, la venue de ce gaillard-là va faire échouer! Sa couronne sera peut-être un jour difficile à porter : Dieu soit en aide au prince des Asturies !.... Je reviendrai ce soir.

M^{me} JOURDAN.

Non pas, sire, non. Achevez, si vous m'en croyez, les explications tout de suite. On a toujours tort, voyez-vous, de remettre les choses quand on est en veine..... Mais quand je vous dis que c'est moi qui vous gêne : décidément je me sauve, dussé-je brûler la politesse.

(Elle sort et ferme les portes.)

SCENE VII.

LE ROI, LA REINE.

LE ROI, troublé.

Eh bien ! Madame, il paraît que nous voilà seuls maintenant ?

LA REINE.

Mais..... je crois qu'oui, sire.

LE ROI.

Eh bien ! mais..... qu'est-ce que nous disions ?

LA REINE.

Plait-il ?

LE ROI.

Hein ?

LA REINE.

Mais...

LE ROI.

Vous avez tort d'être seule.

LA REINE.

Avec vous, sire ?

LE ROI.

Avec moi il n'y a point de danger. Mais...

LA REINE, à part.

C'est le moment de lui demander une dot pour Paquita. Haut. Sire... j'attends quelque chose de vous.

LE ROI, effrayé.

A présent, madame ?

LA REINE.

Sire... nous nous voyons si rarement, que... j'ai cru pouvoir profiter de cet instant...

LE ROI.

Ce soir.

LA REINE.

Me le promettez-vous, sire?

LE ROI.

Nous en parlerons, du moins. Mais vous avez tort d'être seule : la dignité d'une reine d'Espagne ne doit pas être exposée...

LA REINE.

Devant mon époux ?

LE ROI.

A la bonne heure. Cependant point de Camarera major, pas même un seul chambellan de service...

LA REINE, avec dépit.

Le vôtre est là avec le chevalier de Monville : nous les appellerons si vous voulez.

LE ROI.

Certainement. Mais dites-moi, n'avez-vous pas entendu tout à l'heure le bruit des cors ?

LA REINE.

Oui, assez distinctement.

LE ROI.

Vive Dieu ! Madame ; nos meutes ont retrouvé la piste. C'est un signal convenu entre nous et le grand veneur : j'étais accouru vous voir en atten-

dant cet événement; maintenant je répons du succès... de la chasse. A tantôt, Madame! —Hola! Messieurs, Messieurs! entretenez la reine en liesse et joie jusqu'au grand coucher qui aura lieu ce soir. Et qu'on avertisse le corps diplomatique.

SCENE VIII.

LA REINE, MONVILLE, LE CHAMBELLAN,
PUIS PAQUITA.

LA REINE.

Messieurs, je suis charmée de vous trouver ensemble. J'ai à demander à l'un une grace qui regarde l'autre. Eh! tenez, (entre Paquita.) voici la troisième personne intéressée. Marquis, voulez-vous donner votre sœur au chevalier? Je verrai cette union avec plaisir et je me charge de leur fortune.

LE CHAMBELLAN.

C'est une demande sur laquelle j'implorerai la grace de ne répondre qu'à vous seule, Madame.

LA REINE, à Monville et à Paquita.

Enfans, éloignez-vous un peu. Le chambellan soupire. Espagnol des pieds à la tête... Eh bien! ils s'aiment, vous ne pouvez les désunir.

LE CHAMBELLAN.

Ainsi, Madame, c'est là une raison décisive, et l'on n'a donc rien à refuser à qui aime éperduement ?

LA REINE.

Je ne dis cela que des affections où toutes les convenances sont respectées.

LE CHAMBELLAN, à part.

Si j'osais compter sur quelque indulgence! Haut. Vous êtes seulement du parti des amans heureux, Madame; votre faveur ne s'étend-elle jamais plus loin que la limite des convenances?... Croyez, au contraire, que c'est quand le cœur a dépassé le cercle des devoirs, qu'une généreuse pitié devient nécessaire.

LA REINE.

Je ne saurai jamais rien de tout cela, Marquis; aussi n'est-ce point de cela qu'il s'agit. Encore une fois, me refuseriez-vous ?

LE CHAMBELLAN.

Et vous, Madame, refuseriez-vous d'agréer les vœux d'une personne qui n'aurait près de vous que les droits... de Monville ?

LA REINE.

Une reine n'inspire que du respect, monsieur le marquis.

LE CHAMBELLAN.

Le respect le plus mérité ne défend pas toujours d'un sentiment téméraire.

LA REINE.

Je suppose au moins que nul sujet n'osera jamais me le faire savoir.

LE CHAMBELLAN.

(A part.) Je suis perdu. (Haut.) Et cependant si la découverte d'un pareil secret, Madame, importait au repos de votre existence, à l'honneur de votre réputation, aux plus chers intérêts du roi.

LA REINE.

Le roi est là pour me défendre ; et ce droit n'appartient qu'à lui seul.

LE CHAMBELLAN.

J'espère qu'il vous défendra.

LA REINE.

Que dites-vous ?

LE CHAMBELLAN.

Les sentimens que vous savez inspirer, Madame, peuvent franchir, pour se révéler, tous les périls, toutes les tortures.

LA REINE, à part.

Aurait-il l'insolence de se déclarer ?

LE CHAMBELLAN.

Il faut parler.

LA REINE.

Je vous le défends.

LE CHAMBELLAN.

Un téméraire sujet , un insensé, Madame, que tout sépare de vous, et ses sermens, et la terre et le ciel, un parjure qui ne devrait respirer que pour étouffer les passions de son cœur, ose vous aimer avec idolâtrie ; il ose aspirer à vous plaire, et se prépare à semer mille pièges autour de vous.

LA REINE.

Arrêtez , marquis.

LE CHAMBELLAN.

Le zèle m'a emporté trop loin pour reculer l'a-
veu : cet homme sera à toute heure à vos côtés.

LA REINE.

Ne le nommez pas ; il a tout à redouter.

LE CHAMBELLAN.

Fra-Hénarès de Médina Sidonia.

LA REINE.

Lui!... ce pauvre jeune homme!

LE CHAMBELLAN.

Lui, Madame, lui qui, chargé d'une mission sainte, dont le devoir est de vous parler de religion, de piété, de détachement des affections terrestres, lui, Hénarès, il brûle du plus coupable

délire ! Mais je vous en avertis, mais vous vous en défiez, mais vous saurez le punir.

LA REINE.

Suivez-moi, Paquita.

SCÈNE IX.

LE CHAMBELLAN, MONVILLE.

MONVILLE, étourdi.

Eh bien, qu'est-ce qu'il y a de décidé, mon cher ?

LE CHAMBELLAN.

Que vous aurez ma sœur, et que je suis le plus malheureux des hommes !

MONVILLE.

Qu'est-ce que vous dites ?

LE CHAMBELLAN.

Que si je comprends quelque chose au caprice et à la mobilité d'une femme, je consens que mon patron m'abandonne dans ce monde et dans l'autre.

INTERMÈDE.

Les personnages sortis, et après quelques instans d'intervalle, la rampe se baisse. Effet de nuit. Le chambellan, précédé de flambeaux, se présente à la porte de l'appartement de la reine : il y frappe du pommeau de son épée. La Camarera-major vient sur le seuil de cette porte; ils se parlent à l'oreille. Le chambellan s'éloigne; puis les femmes de la reine, sur un signe de la Camarera, arrivent successivement et se rangent cérémonieusement autour de leur chef. Une jeune camariste soutient la portière en velours de la chambre à coucher de la Reine.

Le cortège du Roi s'avance : deux pages soutenant sur de riches coussins l'un l'épée, l'autre la culotte du roi, précèdent Sa Majesté. Sa Majesté est en robe de chambre, étoffe de soie et or à ramages, doublée d'hermine; deux couronnes sont

brodées sur les revers, Charles II porte en bandoulière le cordon bleu de la France pour faire honneur à la nièce de Louis XIV.

En passant devant la haie de ses courtisans, il fait à plusieurs des signes d'intelligence, de contentement et de triomphe. Ceux-ci témoignent leur joie. Sa Majesté s'arrête un moment : il s'agit de faire selon l'étiquette, passer le bougeoir que porte un de ses officiers aux mains d'une des dames de la reine. Il choisit des yeux la plus jolie, et lui décerne du geste cette faveur. Deux dames reçoivent des mains des pages la culotte et l'épée, les autres laissent passer le roi, et referment brusquement leurs rangs.

Quand la portière est retombée derrière Sa Majesté, la nourrice crie : VIVE LE ROI ! Ce cri est répété par tous les assistans. Une symphonie, qui d'abord a joué avec solennité l'air des *Folies d'Espagne*, termine le concert en charivari. *

* Cette cérémonie, toute préparée au théâtre, n'a pas été exécutée. Elle eût infailliblement soulevé les vestales de l'orchestre et empêché le drame de passer outre.

ACTE III.

Solitude au milieu des jardins d'Aranjuez. Une chapelle est à droite, décorée de trophées d'armes; une lampe brûle aux pieds de la statue du saint. Une fontaine coule non loin de là.

(Le jour commence à peine.)

SCÈNE PREMIÈRE.

HÉNARES, LE CONFESSEUR.

HÉNARÈS.

Où allons-nous, mon père? où me conduisez-vous?

LE CONFESSEUR.

Mon enfant, vous avez le suffrage du roi, vous aurez l'agrément de la reine. Et comme votre emploi est intime et particulier, je vous ai obtenu un logement au château.

HÉNARÈS.

Ce séjour qu'habite la reine?...

LE CONFESSEUR.

Vous occuperez le pavillon que voilà, au milieu même du royal jardin d'Aranjuez. C'est un lieu déjà consacré par un autre anachorète. Sous

le règne d'Alphonse-le-Chaste... Vous ne m'écoutez pas!... un Gusman de Lara, après avoir combattu vaillamment sous les murs de Grenade, vint ici, pour faire son salut. Cette chapelle a été bâtie en sa mémoire : à la cellule est joint un casin fort agréable, et nous y conservons un trophée de ses armes qui ont contribué autrefois à chasser les Maures de notre Espagne. C'est vous qui veillerez désormais sur ces reliques et remplacerez le saint homme.

HÉNARÈS.

Oui, mon père, je le promets; je ne la verrai plus!

LE CONFESSEUR.

Vous dites...

HÉNARÈS.

Pardon! Je me sens indigne de toutes vos bontés. Eh bien! je demande à vous ouvrir mon cœur et j'implore vos conseils.

LE CONFESSEUR.

Je vous conseille de nous obéir en toute chose et de ne jamais trahir la confiance de vos supérieurs.

HÉNARÈS.

Ce que j'ai désiré si ardemment, mon père, m'approcher de ces lieux... je n'ose sans frémir y arrêter ma pensée.

LE CONFESSEUR.

Ah! point, je vous prie, de tardifs scrupules et d'exagération d'humilité.

HÉNARÈS.

La conscience me parle.

LE CONFESSEUR.

C'est moi qui la dirigerai à l'avenir votre conscience; et je vous avertirai quand vous devrez sentir des remords.

HÉNARÈS.

Que savez-vous de moi, mon père? pas même, qu'appartenant à une famille autrefois jetée par les troubles de la Flandre, dans la sédition contre ce royaume, j'ai commencé ma vie religieuse...

LE CONFESSEUR.

Par être huguenot, je le sais bien. J'ai longtemps eu horreur de vous aborder; mais notre supérieur à tous deux, le révérend Porto-Carrero, m'a fait comprendre, qu'avoir abjuré votre hérésie, était un triomphe plutôt qu'une humiliation pour notre foi. Et la sainte robe que vous portez suffirait pour effacer votre souillure et la souillure de vos ancêtres.

HÉNARÈS.

Mais si je n'avais abandonné cette première croyance que dans un seul espoir, mon père?

celui de tromper une pensée qui m'obsède? de trouver le repos du cœur, dans une occupation vive de l'esprit ou dans les rigueurs d'une épreuve nouvelle? Et si, n'ayant demandé au cilice et à la cendre que de dompter cette pensée, je m'apercevais enfin qu'indigne à la fois des deux religions, je n'appartiens qu'à une troisième... ou plutôt à une coupable idolâtrie?

LE CONFESSEUR.

Oh! vous voilà, dans des régions perdues! Fantômes que tout cela! Vous êtes très modeste; on m'a prévenu de ce défaut, et recommandé de vous laisser dire. Êtes-vous chargé de vous interroger vous-même et de comprendre votre propre cœur? D'ailleurs, comme dit le révérend Porto-Carrero, nous ne connaissons jamais quels desseins la Providence peut avoir sur nous.

HÉNARÈS.

Mais qu'essayer contre ce cœur révolté?

LE CONFESSEUR.

La prière et la lecture de la Vie des saints, mon frère.

HÉNARÈS.

Hélas! sous mes yeux, les lettres s'enflamment, ou composent infailliblement un seul et même nom.

LE CONFESSEUR.

Il nous restera toujours l'exorcisme.

HÉNARÈS.

L'esprit et le corps souffrent : ma tête s'égaré :
touchez mes mains, elles sont froides !

LE CONFESSEUR.

Le jour va bientôt paraître : le froid indique
infailliblement le lever du jour. Entrez dans cette
demeure, je reviendrai vous voir. Du reste,
vous ne pouvez manquer de monde : toute la cour
a une dévotion particulière pour cette chapelle.

SCÈNE II.

HÉNARÈS, seul.

Pauvre vieillard, qui ne me comprends pas ! Sa
vertu est tout le secret de sa confiance. Je souffre
sans que sa pitié s'éveille. On peut donc arriver
au terme de la vie sans se souvenir des peines du
voyage ? Il les ignore peut-être... et passera dou-
cement d'une mort à l'autre. Celui qui n'a pas
souffert, que sait-il ?

Il entre dans la chapelle.

SCÈNE III.

LE ROI, LE CONFESSEUR.

LE CONFESSEUR.

C'est vous, Sire? J'hésitais à vous reconnaître promenant seul, et si matin sous ces ombrages.

LE ROI.

Il est sûr que ce sont mes valets de chiens plutôt que votre révérence, que j'ai coutume de rencontrer à cette heure. Mais vous savez quelle idée fondamentale germe là. Je n'ai point dormi.

LE CONFESSEUR.

Tant mieux, Sire! excellent augure pour la monarchie et pour la postérité.

LE ROI.

Eh bien, non. La reine aussi s'est levée de trop bonne heure : et puis, voyez-vous, il y a des momens, mon père, beaucoup de momens où je me sens découragé.

LE CONFESSEUR.

Vous êtes trop modeste, Sire.

LE ROI.

Ce n'est pas cela. Mais quelquefois les idées m'abandonnent, et j'ai comme tant d'autres des

accès de défiance qui me font appréhender pour l'existence de l'héritier présomptif. A l'âge, voyez-vous, que nous avons l'un et l'autre, mon père...

LE CONFESSEUR.

Prenez garde, Sire ! douter de la puissance royale et de la faveur de Dieu serait pécher.

LE ROI.

On voit bien que vous ne savez pas ce que c'est que de vouloir être père, vous, mon révérend.

LE CONFESSEUR.

Sire, ne comparez jamais avec le commun des martyrs, les élus qui daignent gouverner cette terre, cette pauvre terre, par la grace de Dieu. Certainement, de vulgaires époux n'auraient peut-être ici que des ambitions chanceuses ; mais pour qui se feraient au ciel les miracles, si ce n'est pour l'oint du Seigneur ? Dieu envoie quand il lui plaît des héritiers aux couronnes. Les exemples de cette faveur, toute particulière, sont-ils donc rares dans les saintes écritures ?

LE ROI.

Oui-dà ! je me rappelle en effet....

LE CONFESSEUR.

Jacob ; et l'exemple si édifiant d'Abraham et Sara.

LE ROI.

Deux époux selon le cœur de Dieu!

LE CONFESSEUR.

Et ils étaient centenaires, quand l'enfant du miracle naquit pour eux!... Or, l'âge de Votre Majesté est, comme dit Porto-Carrero, bien moins respectable que celui du père d'Isaac. Qu'est-ce que vous êtes, vous Sire, auprès d'Abraham? un patriarche à la fleur de son âge. La Reine n'a que la cinquième partie des ans de Sara : vous voyez bien qu'il n'en coûterait ici, s'il le fallait, que la moitié de l'ancien miracle.

LE ROI.

Vous me rassurez toujours, vous, mon père. Je sens qu'il est bon d'avoir un confesseur habile à côté de soi. Mais cela ne me dispensera pas des soins qu'il faut prendre pour mériter cette mâle faveur?

LE CONFESSEUR.

Certainement, non, Sire. Le concours du mari est bon, il est recommandé même, par les canons de l'Église et par les saints Conciles. Mais il y a là-haut beaucoup, mais beaucoup de ressources... et il sera infiniment accordé aux hommes de foi et de bonne volonté. Dieu sait, quand il lui plaît, sortir des voies que lui-même il indique ; il con-

sacre la maternité jusque dans le sein des vierges ;
et sur plus d'un front qui ne s'y attendait guère,
fait briller la satisfaction paternelle. Nous voyons
cela tous les jours.

LE ROI.

Je venais faire un vœu particulier à cette cha-
pelle.

LE CONFESSEUR.

Il faudra me consulter sur la nature du vœu.

LE ROI.

Si j'ordonnais des prières de quarante heures,
et que moi-même, pendant ce temps, sans repos
et sans nourriture ?...

LE CONFESSEUR.

Non : nous verrons à faire jeûner quelqu'un
pour vous *. Quant aux prières, nous y joindrons
notre humble intercession, Fra-Hénares et moi**.
Mais si une fois le ciel nous favorise, il ne faudra
pas quarante heures.

LE ROI.

Évitons les importuns qui viennent : je me
confie à vous, et à l'assistance du Père éternel.

* On rit.

** On s'indigne. Une voix : Ils seront deux pour faire
l'enfant.



SCENE IV.

PAQUITA , MONVILLE , LE CHAMBELLAN.

PAQUITA.

Ah! ça, mon frère, vous ne pouvez demeurer en place, et vous nous faites courir, dès le matin, comme les lièvres du seigneur-roi.

MONVILLE.

Il paraît que c'est nous qui le chassons, le roi, pour le quart d'heure.

PAQUITA.

Quelle inquiétude vous agite?

LE CHAMBELLAN.

Mon dieu, ma chère, tout ce qui n'est pas vos amours vous semble inutile au monde. Il y a autre chose que les intérêts qui vous touchent.

PAQUITA.

Mais c'était, disiez-vous, pour régler ces intérêts que vous cherchiez avec nous cet isolement complet, cette solitude profonde, qui serait digne de toute la ferveur d'un nouveau moine.

LE CHAMBELLAN.

Où est-il? On l'a vu entrer ici avec le père Teutemberg, et personne ne l'a vu sortir. Où se cache-t-il?

PAQUITA.

Qui, mon frère?

LE CHAMBELLAN.

Eh parbleu! Fra-Hénarès, dont vous parlez vous-même.

PAQUITA.

Moi! vous y pensez bien pour tous deux.

MONVILLE.

Mes gens sont en recherche, et il ne faut rien négliger, vous avez bien raison. Mais nous avons plus d'un motif d'honnête sécurité. Du reste, marquis, dites un peu à votre sœur qu'il n'existe plus d'obstacle à nos projets de famille: mon bonheur dépendait de vous et d'une largesse royale...

LE CHAMBELLAN.

Je sais, j'approuve tout: contez-lui vous-même ces détails, je vous rejoins dans quelques instans. Il faut d'abord, et à tout prix, retrouver Hénarès.

SCENE V.

MONVILLE, PAQUITA.

MONVILLE.

Un homme sûr et vigilant que votre frère! on peut s'en fier à lui. Je lui devrai une reconnais-

sance double pour le bonheur... et le service que j'en attends.

PAQUITA.

Et vous ne le retenez pas?

MONVILLE.

Ah! ça, m'allez-vous reprocher d'être seul un moment avec ma fiancée? est-ce à moi de perdre un tête à tête?

PAQUITA.

Vous courez sans cesse après de pareilles occasions.

MONVILLE.

Nous courons après vous, Mesdames, pour que vous nous attrapiez.

PAQUITA.

Ah! trêves de plaisanteries françaises! Ces choses importantes quelles sont-elles?

MONVILLE.

La reine a obtenu hier tout ce que sollicitait votre famille pour assortir notre mariage.

PAQUITA.

La reine!

MONVILLE.

Vous me voyez titulaire d'un marquisat nouvellement créé, en voici le brevet; et de plus, seigneur suzerain de cinquante mille doublons, la

délégation que voilà me les donne sur les premiers gallions qui arriveront de Mexico. C'est une lettre de change au porteur.

PAQUITA.

Marquis!

MONVILLE.

Marquis de Suarès, avec droit de bannière et chaudière, la *Ricco-hombrierie*, et tous les brimborions espagnols. Eh bien, un bonheur déjà signé du roi, paraphé, cacheté de cire verte, voyons, entrevoyez-vous encore quelque obstacle?

PAQUITA.

Non : vous savez si les titres et les richesses ont décidé mes affections : je ne promets pas de vous aimer davantage parce que vous voilà hidalgo : mais tenez, point d'hypocrisie, permettez-moi d'être franche et ne m'aimez pas moins parce que je fais cette exception à mon sexe : nous serons heureux, tout me le dit.

MONVILLE.

Avec un pareil compagnon de voyage l'avenir...

PAQUITA.

Sera beau. La reine nous aime : vous savez quels heureux projets on a sur elle, et qu'elle est sa bonne volonté?

MONVILLE.

La reine!

PAQUITA.

Mais oui : cet héritier qu'elle doit avoir!

MONVILLE.

Encore cet héritier! Ah! ça, mais c'est une épidémie, une monomanie*. Et vous le souhaitez?

PAQUITA.

Oh! de tout mon cœur. D'où vient donc que ceci vous rend la mine sérieuse?

MONVILLE.

Mais d'où vient donc, Madame, que cela vous paraît si plaisant?

PAQUITA.

Mais, mon ami, en nous mariant à l'époque précise où cette résolution est arrêtée, n'est-ce pas une chance ouverte à votre ambition?

MONVILLE.

Je ne comprends pas.

PAQUITA.

Vous ne comprenez pas ce qu'il pourrait advenir d'heureux si notre union était bénie... et que... le ciel nous accordât.... de la même façon qu'au roi....

* Interruption.

MONVILLE.

Plaît-il ?

PAQUITA.

Un héritier ?

MONVILLE, *souriant.*

Ah, ah ! l'émulation vous gagne, à ce qu'il me paraît.

PAQUITA,

Mais le prince des Asturies aura besoin d'un compagnon d'enfance !... Pourquoi votre fils ne deviendrait-il pas le sien ? Élevé l'un près de l'autre, ils contracteraient des habitudes pareilles, auraient une amitié réciproque, une fraternité qui grandirait comme eux. Vous sentez que le premier confident du prince deviendra son frère d'armes, et un jour son premier ministre... A moi tout ceci m'eut semblé probable et naturel, mais si vous ne voulez pas...

MONVILLE.

Je ne dis point que je m'y refuse... Mais... la reine...

PAQUITA.

Ah ! mais quelques jours de retard peuvent nuire aux meilleurs projets... j'entends dire qu'en toute chose, il y a un à-propos à saisir.... mais encore une fois si ce n'était pas là votre opinion....

MONVILLE,

Vous m'en feriez changer, chère et charmante fille. Ceci ne touche en rien à la politique de la France : M. de Louvois ne m'a pas défendu d'être heureux ; et puis, ma foi, je braverais la défense. Vous avez des idées pleines de raison. Nous sommes parfaitement d'accord et je ferai tout ce que vous voudrez. Ma bonne volonté, d'ailleurs, n'en peut donner à Charles II, le pauvre homme ! vous oubliez que, pour retenir plus long-temps le pouvoir, la reine-mère et le père Nithard, ont infiniment prolongé son enfance, éteint son esprit, aboli ses facultés..... universelles. Mais vous n'en êtes pas moins un très-grand politique et la fiancée la plus persuasive qui soit de Versailles à Madrid.

SCENE VI.

PAQUITA, MONVILLE, LE CHAMBELLAN.

LE CHAMBELLAN, revenant à grands pas.

Personne ! pas même un jardinier pour m'indiquer ses traces. Ah ! ça, pendant que je cherchais d'un côté, vous avez cherché de l'autre, j'espère ?

MONVILLE.

Non.

LE CHAMBELLAN.

Mais qu'est-ce que vous faites donc ici ?

MONVILLE.

L'amour.

LE CHAMBELLAN.

Utile occupation pour un homme d'État !
Allons, allons, rendez-vous au palais chacun par
une route différente, et observez-bien de tous vos
yeux.

PAQUITA.

Ah ! ça, mais quelle maladie a-t-il mon frère ?

MONVILLE.

Comme si je pouvais, où vous êtes, avoir des
yeux pour un autre que vous.

PAQUITA.

Prenez garde, flatteur : je vous les arracherai s'il
en est autrement un jour.

MONVILLE.

Et j'en deviendrai d'autant plus propre au ma-
riage et à la diplomatie.

SCENE VII.

LE CHAMBELLAN, PUIS HÉNARÈS.

LE CHAMBELLAN.

Par saint Jacques de Galice il doit y avoir quelqu'un dans ce pavillon. Est-il habité, est-il désert? Son nons. Quel tourment que la jalousie qu'on n'a pas même le droit d'avoir.

HÉNARÈS.

La paix soit avec vous, mon frère! Que demandez-vous?

LE CHAMBELLAN.

Plus rien, mon frère : votre présence répond à tout ce que je voulais savoir. Ah! vous habitez ce lieu?

HÉNARÈS.

J'y suis depuis un instant, et vous savez à quels ordres il nous faut obéir.

LE CHAMBELLAN.

L'obéissance vous a peu coûté, n'est-ce pas? Je vous félicite, mon jeune déserteur, du chemin que vous avez déjà fait pour vous rapprocher de l'objet de vos dévotions particulières.

HÉNARÈS.

Déserteur, dites-vous!

LE CHAMBELLAN.

Ah ! c'est-là le seul mot qui vous frappe et sans doute tout ce que vous voulez comprendre de l'intention de mes discours ? Eh bien, n'avez-vous pas abandonné la religion de votre enfance et déserté très prudemment le parti des victimes pour celui des oppresseurs ?

HÉNARÈS.

La faible créature ne doit qu'à Dieu compte de ses sentimens.

LE CHAMBELLAN.

Et au révérend Porto-Carrero, quand ils complotent ensemble. Mais je ne veux pas mettre à l'épreuve une patience si fraîchement évangélique, ni oublier, mon frère, que je ne vous cherche que pour vous demander un bon office. Vous connaissez mon secret, ne le révélez pas, et je vous promets en récompense de divulguer partout le vôtre.

HÉNARÈS.

Que voulez-vous dire ?

LE CHAMBELLAN.

Pensez-vous m'avoir trompé sur vos sentimens pour la reine ?

HÉNARÈS.

Marquis!...

LE CHAMBELLAN.

Il faudrait donc avoir oublié les longues causeries de nos amitiés passées, l'épanchement de notre malheur quand il était commun, et jusqu'à ces folles orgies, où les plus intimes pensées échappent entre deux flacons de Xérès.

HÉNARÈS.

Eh bien! quand nous croyons avoir pénétré un dangereux secret, disions-nous alors, il faut qu'il meure avec nous, car, à défaut de notre probité, un coup de poignard peut l'ensevelir dans notre cœur.

LE CHAMBELLAN.

Modération exemplaire d'un saint! Ainsi la robe qui vous couvre...

HÉNARÈS.

N'empêche pas le sang de Médina, de brûler dans mes veines. Plaignez-moi.

LE CHAMBELLAN.

En effet, la pitié me gagne. Seulement, j'ajoute que vos menaces sont d'un ingrat.

HÉNARÈS.

Ah! si votre discrétion est complète, je ne serai jamais ingrat. Mais si elle soupçonnait...

LE CHAMBELLAN.

Elle, dites-vous? qui donc? langage du monde et des profanes amours.

HÉNARÈS.

Mais ce douteux mystère , elle ne le saura jamais.

LE CHAMBELLAN.

Elle le sait.

HÉNARÈS.

Que dites-vous ?

LE CHAMBELLAN.

Qu'un homme , que votre injustice méconnaît , vous a déjà servi , en dépit de vous-même.

HÉNARÈS.

Vous?..... Malheureux ! si vous répétiez jamais cette parole , craignez tout d'une juste vengeance.

LE CHAMBELLAN.

Voilà le grand seigneur qui reparait sous le froc.

HÉNARÈS.

Outrager l'objet de nos respects !

LE CHAMBELLAN.

Vous pourriez vous faire impunément son chevalier ; on ne vous demandera pas raison d'une insulte : et j'ai pitié d'un rival qui s'est fait moine pour se dispenser d'être homme.

HÉNARÈS.

Lâche , défendez-vous.

LE CHAMBELLAN.

Vous n'avez d'armes que l'excommunication.

HÉNARÈS, détachant une épée du faisceau.

J'en saurai trouver d'autres.

LE CHAMBELLAN.

Est-ce l'usage que vous prétendez faire de ces pieuses reliques, mon frère?

HÉNARÈS.

Défends ta vie de lâche et de délateur.

LE CHAMBELLAN.

Vous m'y forcez, mon frère? Je fais cet honneur au sang qui va sortir de vos veines. Mais, tenez, seigneur-moine, il coule déjà, ce sang illustre; vous êtes blessé; et ce serait abuser de mes avantages. Allons, allons, cessons...

HÉNARÈS.

Ce sang s'épuisera avant que je ne te pardonne.

LE CHAMBELLAN.

Arrêtez, vous dis-je, vous êtes furieux.

HÉNARÈS.

Jusqu'à la mort!... Mais qu'aperçois-je venir?...

LE CHAMBELLAN.

Eh bien?

HÉNARÈS.

La voilà!

LE CHAMBELLAN.

Avez-vous donc peur de votre ombre? Vous pâ-
lissez, vous chanceliez!...

HÉNARÈS.

La voilà!

LE CHAMBELLAN.

Défendez-vous.

HÉNARÈS.

La voilà! (Son épée lui échappe.)

LE CHAMBELLAN.

Les forces l'abandonnent. La reine! Fuyons
de ce côté.

HÉNARÈS.

Mon dieu! recevez-moi dans un monde où il ne
me soit pas défendu de l'aimer.

(Il tombe évanoui.)

SCENE VIII.

LA REINE, HÉNARÈS.

LA REINE à la Cantonade.

Cours, Paquita; demande le père Teutemberg
et reviens à l'instant... Oui, c'est cela, notre vieux
chapelain, et dis-lui que je désire lui parler ici,
au lieu-même où il m'a donné rendez-vous hier.
(A elle-même.) Cette témérité du marquis est bien

singulière!... il me croit sans doute irritée et il a raison. Il a montré contre ce jeune homme bien de la haine : il l'aura calomnié! Hénarès ne pense qu'à Dieu et à son salut.—Une épée!... un homme blessé! il est mort peut-être!... ah! j'ai bien peur!... Paquita!... elle est loin!... — Mais je l'entends respirer péniblement, quel est-il?... la robe des hyéronimites?... ah! l'humanité l'emporte sur mon effroi... — Grand dieu! c'est Hénarès!... Eh bien, c'est un malheureux qui souffre : des assassins l'ont attaqué lâchement sans doute. Mon rang ne peut m'empêcher de le secourir, et je suis avant tout chrétienne et française. — Rafraîchissons avec cette eau ses tempes et son front.... Revenez à vous, mon frère... que ne puis-je arrêter son sang!... ah! avec ce mouchoir!... il respire!... mon dieu, ne l'abandonnez pas... Mais si on me trouvait ici, je serais perdue... mais si je le quitte, il va mourir... Non, sa poitrine se soulève encore, l'artère bat; il bat, il bat moins insensiblement... — Observons bien les signes de sa vie, et dès qu'il sera prêt à ouvrir les yeux... — Il a serré ma main... fuyons.

Elle se retire derrière une statue.

HÉNARÈS.

Je croyais qu'il était moins pénible de mourir!

Vous avez détourné ses pas, soyez béni, mon Dieu. Mais elle sait tout. Où me cacher ? cette épée me reste : elle me délivrera de mes maux.

LA REINE.

Grand Dieu ! quel est son projet ?

HÉNARÈS.

N'ai-je pas dans cet état de faiblesse, senti une main, un souffle d'être bienfaisant, un ange envoyé pour me ramener à Dieu avant le temps ? Et cet ange, ô rêve d'un insensé ! cet ange avait revêtu les traits de la Reine... — C'est là, c'est à ce bras que je souffre, on a eu soin de moi, mon sang est étanché... Quel riche mouchoir !... si c'était... encore ma seule idée, un M. un L. ! une couronne ! oh ! la vie me redevient chère ! où est-elle ? Marie-Louise... — Non, non ne profanons pas cette enceinte !... l'émotion, la faiblesse et le bonheur me tueraient.

LA REINE.

Il s'éloigne !... sa folie n'est que trop certaine : mais je sens que je ne me reproche rien... D'où vient donc que je tremble et suis si froide de crainte ? apercevant venir le confesseur. Ah ! mon père, c'est vous, c'est Dieu qui vous envoie ; venez, j'ai des questions à vous faire, des secrets peut-être à

vous confier. Je voulais d'abord vous consulter ici : mais regagnons la chapelle royale.

LE CONFESSEUR.

Ce saint lieu nous offre un sûr asile. Venez ,
Madame.

LA REINE.

Nous êtes certain qu'on n'y troublera pas votre pénitente?

LE CONFESSEUR.

J'aurai soin d'avertir les profanes de ma présence, et on respectera, croyez-moi, le saint ministère que vous me chargerez d'accomplir.

LA REINE.

Venez, venez, mon père.

(Il entre et laisse ses sandales sur le seuil de la porte.) *

SCENE IX.

LE ROI, M^{me} JOURDAN.

LE ROI.

Oui, madame Jourdan, c'est à moi que vous appartenez maintenant, et vos appointemens courront de ce jour. Nourrice sur lieu, nourrice royale.

* Mouvemens d'improbation. Les cheveux blancs du vieux moine écartent l'idée d'indécence d'un tête à tête.

M^{me} JOURDAN.

Puisque vous le désirez, je le veux bien encore pour l'amour de notre Marie-Louise : je resterai ici deux ans de plus, afin d'élever votre prince des Asturies : mais permettez-moi de faire venir monsieur Jourdan pour me désennuyer un peu à la cour.

LE ROI.

Quel emploi a-t-il dans votre pays, mademoiselle ?

M^{me} JOURDAN.

Il est d'abord mon mari, Sire. Car de ce qu'on appelle ici mademoiselle toutes les femmes qui ne sont pas épouses de gentilshommes, nous ne sommes pas moins dame pour cela. Ensuite, il est maître charpentier pour vous servir.

LE ROI.

Eh bien ! nous pourrons le faire économiste des abbayes royales qui sont ici sous l'invocation de saint Joseph *.

M^{me} JOURDAN.

Il est tout-à-fait résigné lui, Sire, mais moi, je voudrais encore une chose, et pendant la grossesse de la reine, un petit congé, pour faire un

* Improbation méritée.

tour au pays. Ce serait moi qui ramènerais de Saint-Cloud M. Jourdan, si vous le trouviez bon.

LE ROI.

C'est-là une faveur qu'il faut demander spécialement à la reine.

M^{me} JOURDAN.

Et je la cherche avec vous pour cela. Elle doit être aux environs de ce casin, m'a-t-on dit, peut-être dans l'intérieur : entrons.

LE ROI.

Entrons. — Ah! non pas : voici qui défend de troubler cette pieuse retraite.

M^{me} JOURDAN.

Qu'est-ce que c'est que ça ? des pantoufles ?

LE ROI.

Vous voyez : les sandales de quelque frère du couvent des hyéronimites.

M^{me} JOURDAN.

Et cela nous empêche d'aller retrouver notre femme ?

LE ROI.

Vous êtes terriblement ignorante, ma mie. Toutes les fois que ce signe est laissé au seuil d'un appartement ou d'un oratoire, il veut dire, en Espagne, que la faveur de Dieu est implorée pour une ame pécheresse : qu'il y a un rappro-

chement essayé*... entre la pénitente et l'absolution. De temps immémorial, les Espagnols comprennent et respectent ce symbole.

M^{me} JOURDAN:

Vos sujets, peut-être; mais vous, Sire!

LE ROI.

Est-ce à moi de donner l'exemple d'une moindre vénération pour les anciens usages?

M^{me} JOURDAN.

Ah! ça, vous êtes bien bons, messieurs les Espagnols; et vous en avez de drôles des usages dans votre royaume d'Espagne! Par exemple, on laisse un frôc tout aussi long-temps qu'il le veut avec la reine; et, par une loi du temps de mon bisaïeul, vous punissez de mort, de mort! tout étranger ou sujet qui aurait touché cette même reine au pied.

LE ROI.

Le pied s'entend du corps total de sa majesté. Sa main, la main droite qui sert aux baisers-mains est exceptée seule de ce contact profanateur. Mais, mademoiselle Jourdan, je veux bien vous le dire, ne faites part, je vous prie, de vos observations très singulières, qu'à moi; autrement vous pourriez encourir les mécontentemens du Saint-Office.

* La phrase a été coupée en deux par une interprétation obscène.

M^{me} JOURDAN, avec terreur,

Ah! mon Dieu, Sire, vous me faites trembler de la tête aux pieds. Mais qui est là-dedans avec elle? Si c'étoit le frère Hénarés?

LE ROI.

Cela est probable.

M^{me} JOURDAN.

Et cela est sans inconvénient?

LE ROI.

L'éloquence de ce jeune homme donne des espérances à Porto-Carrero. Dans tous les cas, respectons ce qu'ont respecté les siècles: Qui change mérite d'être changé... demandez à mon chambellan qui survient: il est lui, du vieux sang de Castille. Approchez, marquis; la reine est ici en méditation avec Fra-Hénarés, ne permettez pas que leur conférence soit troublée par personne: et afin que nul profane n'entre et ne la dérange, que ce soit vous, vous-même qui gardiez la porte. Vous entendez?... Je l'ordonne: et quand sa majesté sera libre, vous viendrez discrètement m'avertir.

LE CHAMBELLAN.

Vous serez obéi.

M^{me} JOURDAN.

Le roi veut l'être*.

* Improbation.

SCÈNE X.

LE CHAMBELLAN.

Qu'est-ce que j'ai entendu ? je reviens par pure charité de chrétien savoir si mon rival n'est pas demeuré sur la place, et j'apprends qu'il est là..... Monville ! au secours... au secours. Arrivez donc, mon sauveur !

SCÈNE XI.

MONVILLÉ, LE CHAMBELLAN.

MONVILLE.

Que disiez-vous donc ? Votre victime, je ne la vois plus là : vous ne l'avez donc pas tuée ?

LE CHAMBELLAN.

Plût à Dieu qu'elle fût à cent pieds sous terre !

MONVILLE.

Que voulez-vous dire ?

LE CHAMBELLAN.

Le moine est enfermé là avec la reine.

MONVILLE.

Pourquoi faire ?

LE CHAMBELLAN.

Entendre sa confession, à ce que suppose le

roi; et je suis chargé, moi, d'empêcher qu'on entré. Ils sont là!

MONVILLE.

Vous en êtes bien sûr? diable! il y a, comme on dit, péril en la demeure.

LE CHAMBELLAN.

Heureusement qu'il est blessé.

MONVILLE.

Eh! mon cher, vous ne vous y connaissez pas; il n'en est que plus intéressant!

LE CHAMBELLAN.

Que faire?

MONVILLE.

Que faire! que faire! Entrons.

LE CHAMBELLAN.

Un moment; il y va de la tête!

MONVILLE.

De la tête du roi?

LE CHAMBELLAN.

De la nôtre. Vous ne connaissez guère la sainte hermandad! Et puis, tenez, maintenant qu'elle m'a repoussé si durement, je ne sais si je ne me sens pas plus d'envie de me venger d'elle, que d'empêcher...

MONVILLE.

Mais moi, je ne me venge pas, et j'empêche.
Mais, par quel moyen?...

LE CHAMBELLAN.

Ah! délibérez vite, si cela vous est égal : déli-
bérez vite.

MONVILLE.

Si nous faisons quelque bruit effroyable au-
tour d'eux?

LE CHAMBELLAN.

Hélas! ils ne l'entendraient pas.

MONVILLE.

Peut-être!... Que dirait M. de Louvois s'il ap-
prenait dans quel péril tombe sa politique... Je
serais perdu. Chantons... Voulez-vous chanter?
Personne ne bouge.

LE CHAMBELLAN.

Cela devient inquiétant.

MONVILLE.

Oui, certes!

LE CHAMBELLAN.

On mettrait ici le feu qu'ils ne s'en aperce-
vraient pas.

MONVILLE.

Eh!... si nous l'y mettions, le feu, à ce pa-
villon?

LE CHAMBELLAN.

Une chapelle! Oh! vous êtes plus vindicatif que moi.

MONVILLE.

Du tout; il y a une issue du côté du château : ils seront sauvés et la France aussi. Il ne s'agirait que d'effrayer ce beau couple.

LE CHAMBELLAN.

Oui, de réchauffer un peu ses scrupules.

MONVILLE.

Oh! cela vous conviendrait, à vous. Un amant de ce pays-ci est capable de tout; et parce qu'une femme ne brûle pas pour lui... Non, non,... décidément, ce moyen est trop vif.

LE CHAMBELLAN.

Il était pourtant ingénieux et sûr.

MONVILLE.

Hélas! et le meilleur pour les arrêter.

LE CHAMBELLAN.

Mais, mettre le feu, ce serait peut-être un crime?

MONVILLE.

Eh! non, mon cher; une simple mesure de politique. Pour ne pas perdre la cause dont il est chargé, un diplomate mettrait le feu aux quatre coins de l'Europe.

LE CHAMBELLAN.

Et monsieur de Louvois vous approuvera-t-il ?

MONVILLE.

Eh ! n'a-t-il pas, lui, incendié le Palatinat ?

LE CHAMBELLAN.

Mais encore, ce moyen décisif, comment le pratiquer ?

MONVILLE.

Tout vous embarrasse. Ceci n'est-il pas composé de planches, de matériaux combustibles ?

LE CHAMBELLAN.

Je l'espère.

MONVILLE.

Eh bien ! voici déjà une lampe ; et vous avez bien sur vous quelques papiers inutiles ?

LE CHAMBELLAN.

Aucuns... Mais votre diplôme de marquis, daté d'hier.

MONVILLE.

C'est juste ! ma foi, essayons.

LE CHAMBELLAN.

Puisse périr le moine et l'étrangère ! Je sens que je la hais autant que je l'ai aimée.

MONVILLE.

Mais, dites donc, le feu s'allume, Dieu me pardonne ! Ne m'abandonnez pas !

Si fait! Vous direz que j'ai été chercher du secours.

MONVILLE.

Et moi je vais appeler... Au feu! au feu! Il sonne.

(On entre de toutes parts.)

SCENE XII.

MONVILLE, PAQUITA, PUIS M^{me} JOURDAN,
 PUIS LE ROI, PUIS HÉNARÈS.

MONVILLE.

Paquita! là est la reine... Entrez; je vous ai ménagé un rôle superbe, et vous serez sa libératrice.

PAQUITA.

La porte résiste.

MONVILLE.

L'odieux jaloux l'aurait-il fermée? Faites le tour de l'édifice, et pénétrez par l'autre issue. Allez! pas une minute à perdre.

M^{me} JOURDAN.

L'autre issue est fermée, Monsieur; j'ai vu le Roi lui-même en emporter la clef, faute d'un gardien pour y mettre.

MONVILLE.

Diable! mais voilà qui devient sérieux.

LE ROI.

Eh bien! que veut dire tout ceci? un million à qui sauve la Reine.

PAQUITA.

On ne vous demande que la clef : c'est à moi de sauver ma bienfaitrice.

M^{me} JOURDAN.

C'est à moi de sauver ma fille.

LE ROI.

Dix ans d'indulgence, au nom de l'inquisiteur général.

M^{me} JOURDAN.

La clef, au nom de votre part de paradis.

LE ROI.

La clef! quelle clef? ah! dans mon cabinet sur le prie-Dieu, à gauche.

MONVILLE.

Et le danger augmente à chaque minute. Au feu! au feu! secourez la Reine.

HÉNARÈS accourant.

La Reine, dites-vous, où est-elle?

PAQUITA.

Là!

LE ROI.

D'où celui-là sort-il? je le croyais en méditation
avec elle.

HÉNARÈS, brisant la porte.

Je réponds de sa vie ou de mourir avec elle.

MONVILLE, à part.

Et ce n'était pas lui!

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

Un riche salon du palais, à droite et à gauche les appartemens
du Roi et de la Reine.

SCÈNE PREMIÈRE.

MONVILLE, LE CHAMBELLAN,
PUIS LE CONFESSEUR.

LE CHAMBELLAN.

Personne ne viendra-t-il? (Apercevant le confesseur.)
Ah!... Eh bien, la reine?

MONVILLE.

Vous sortez de chez elle?

LE CONFESSEUR.

Mais vous êtes bien bons. Je suis très fatigué :
je ne suis pas remis encore de mon saisissement,
de mon effroi.

MONVILLE.

Bien. Et sa majesté?

LE CONFESSEUR.

Bien obligé! j'ai eu grand'peur. L'appétit re-
viendra lentement..... (Au chambellan.) Marquis, j'a-

vais hâte de vous revoir, mon cher ami, pour vous témoigner ma reconnaissance : sans vous, je périssais, vous m'avez sauvé la vie.

MONVILLE.

C'est bien peu de chose, allez. Mais la reine ?

LE CONFESSEUR.

C'est un très grand service au contraire pour le couvent et pour l'ordre tout entier. Savez-vous que je suis resté près de vingt minutes au milieu d'un feu d'enfer.

MONVILLE.

Il faut s'accoutumer à tout, mon révérend père. Mais la reine ?

LE CONFESSEUR.

Rester là, comme un cierge qu'on laisse brûler après l'office.

LE CHAMBELLAN.

Mais la reine ?...

LE CONFESSEUR.

La reine ! la reine ! elle est sauvée, parbleu ! parfaitement sauvée ! sauvée la première, par exemple. Elle est peut-être encore un peu émue comme moi. La délicatesse de nos nerfs a eu beaucoup à souffrir : mais je la crois en très bonne santé et disposition pour le frère Hénarès... il est vrai que ce jeune homme l'a saisie dans ses

bras, emportée pâle, belle, évanouie, à travers les flammes, avec la grace et l'intrépidité de saint Michel archange.

MONVILLE.

Vraiment!

LE CONFESSEUR.

Oh! il ne me regardait seulement pas moi. Il ira loin ce garçon-là, n'est-il pas vrai, marquis? Notre Marie-Louise paraît fort touchée de son dévouement, si touchée que ce matin même, elle lui accorde une audience particulière... Il a bien mérité du royaume! il est dévot, un fort bel homme, il est discret...

LE CHAMBELLAN.

Il est perdu.

LE CONFESSEUR.

Comment, perdu?

LE CHAMBELLAN.

Vous ne connaissez donc plus les lois du royaume? Une ordonnance punit de mort quiconque, excepté le roi, ose toucher le corps sacré de la reine.

LE CONFESSEUR.

Mais..... lorsqu'il s'agit de la sauver d'un incendie?

LE CHAMBELLAN.

La loi est précise.

MONVILLE.

Et la loi est absurde.

LE CHAMBELLAN.

Qu'est-ce qui dit le contraire? N'est-ce que cela? nous sommes en Espagne. Et c'est parce qu'une chose est absurde qu'elle se fait. D'ailleurs, est-ce que vous croyez que le moine sera puni pour avoir sauvé la reine? Du tout : il est perdu à cause des sentimens qu'il cache et qu'on va faire connaître au roi.

MONVILLE.

Et qui le dénoncera?

LE CHAMBELLAN, hésitant.

L'inquisiteur-général... N'a-t-il pas attaqué en furieux, moi, un gentilhomme, les armes à la main? n'a-t-il pas été huguenot depuis l'enfance? Voilà quelles actions il sera du devoir du roi de venger sur-le-champ. S'il ne convient pas, de peur de scandale, de déclarer publiquement ces choses, le Saint-Office est là. Secondez-moi, et en vertu de cette loi que vous appelez si justement absurde, mais qui existe; mais qui n'est pas sans force; mais qui n'est pas tombée en désuétude; il succombera.

MONVILLE.

Ah! mon cher, vous avez perdu l'esprit!

LE CHAMBELLAN.

Nous sommes en Espagne!

MONVILLE.

Eh bien! je ne suis pas Espagnol, et je me sentrais plutôt quelque repentir d'avoir agi comme je l'ai fait ce matin : je ne trempe pas si vite en deux crimes. Diable, marquis, comme vous y allez! mais vous vous établiriez dans le remords, comme le poisson dans l'eau.

LE CHAMBELLAN.

Et si, au mépris de toutes vos protections de cour, le cardinal venait à comprendre qu'il a, à présent, un intérêt personnel à poursuivre cette justice?

MONVILLE.

Marquis, si nous étions encore au temps où le Saint-Office faisait accomplir jusque dans l'ombre ce qu'il ne pouvait à la face du soleil; attachait aux pas des sentenciés, un vengeur secret, prompt et inattendu comme la foudre; voulait qu'on laissât, dans les flancs de la victime, un poignard à ses armes, et portant le numéro de la sentence écrite sur ses registres, il faudrait trembler pour vous-même.

LE CHAMBELLAN.

Je le sais bien. Et vous laisserez Ménarès accomplir ses desseins ?

MONVILLE.

Non pas ; j'empêcherai bien qu'on ne fasse porter au roi catholique, plus de couronnes que n'en a le Saint-Père. Mais cette idée de faire périr un rival serait odieuse, si heureusement pour vous, elle n'était ridicule : l'absurde vous sauve de l'horrible. Adieu, marquis.

SCÈNE II.

LE CONFESSEUR, LE CHAMBELLAN.

LE CHAMBELLAN.

Extravagance et faiblesse ! véritable cervelle française. Qu'il connaît peu le terrain sur lequel il marche !

LE CONFESSEUR.

Mais, par la Sainte Vierge, excellentissime seigneur, il a par hasard raison. Je vous suis tout dévoué, certainement, vous avez rendu un très grand service à l'état : vous m'avez sauvé la vie. Mais comment puis-je vous seconder en de pa-

reilles entreprises? vous ne savez donc pas les espérances qu'on a sur ce jeune homme?

LE CHAMBELLAN.

Et lesquelles?

LE CONFESSEUR.

Ah! je ne pourrais pas le dire nettement. Mais le cardinal Porto-Carrero répète sans cesse qu'il est prédestiné.

LE CHAMBELLAN.

Eh bien, je les sais, moi, les espérances de Porto-Carrero, et si vous n'étiez pas si... bon-homme, vous les auriez déjà dévinées. L'exaltation même des sentimens d'Hénarès nuira à ces projets, et quelqu'un, que vous connaissez, pourrait le remplacer avec beaucoup d'avantages. Comprenez-vous?

LE CONFESSEUR.

Nullement.

LE CHAMBELLAN, à part.

Je vais donc trouver Porto-Carrero lui-même. Je braverai les dangers de cette visite, car il faut, je le sens, ou périr, ou rentrer en grace avec lui.
Haut. Dites-moi, mon père, est-il nécessaire d'aller bien loin pour rencontrer le cardinal? il m'a semblé le reconnaître ici plus d'une fois, sous le simple déguisement d'un familier. Une robe noire

que je vois sans cesse passer, repasser sous ces galeries.... Il serait homme à venir dans le palais, surveiller ainsi lui-même ses intérêts les plus chers....

LE CONFESSEUR.

Je ne sais pas.

LE CHAMBELLAN, à part.

Je serais bien trompé, dans tous les cas, si cet adroit jésuite ne trouvait mes offres acceptables. *Haut.* À quoi pensez-vous?

LE CONFESSEUR.

À rien.

LE CHAMBELLAN.

Je m'en doutais. On peut comploter avec lui jusqu'à des crimes, et se retirer ensuite sur l'innocence de son agent.

SCÈNE III.

LE CONFESSEUR, seul.

Bonhomme, dit-il! c'est bien la peine de sauver la vie à quelqu'un pour l'humilier ensuite.

SCÈNE IV.

LA REINE, PAQUITA, LE CONFESSEUR.

LA REINE.

Mon père, avertissez-le, je veux lui parler ici,
à l'instant.

LE CONFESSEUR.

Fra-Hénarès, madame?

LA REINE.

Ne l'ai-je pas nommé?

LE CONFESSEUR.

Non : mais... je crois avoir quelque finesse...
j'obéis.

SCÈNE V.

LA REINE, PAQUITA.

LA REINE.

Paquita! Paquita! Cette démarche que vous me
conseillez de faire...

PAQUITA.

Est généreuse, Madame : vous dites que vous
ne l'avez pas même remercié!

LA REINE.

Non.

PAQUITA.

Il faut le faire, Madame.

LA REINE.

L'idée ne m'en est pas venue, et pourtant j'ai cru voir, quand il s'est éloigné, qu'il était satisfait.

PAQUITA.

Je crains qu'un secret ne pèse à ce jeune homme, et qu'il n'ose avouer ce qu'il sent; il a de bien cruels ennemis, et plus d'un danger le menace.

LA REINE.

J'essaierai de lui parler en sœur.

PAQUITA.

Il mérite tout l'intérêt que vous... que nous lui portons tous, Madame.

LA REINE.

Le voilà, laisse-nous, (Paquita sort.) Bizarre destinée! Ne pouvoir rien aimer sur la terre! Avoir vu périr dans leur germe toutes les affections de son cœur, et s'irriter de ce qu'on vous aime!

SCENE VI.

LA REINE, HÉNARÈS.

LA REINE.

J'ai voulu vous voir et vous parler, mon frère; vous m'avez sauvé la vie : et aussi long-temps

qu'elle me sera conservée, il est naturel que je m'intéresse à vous. Quelle récompense désirez-vous obtenir du Roi?

HÉNARÈS.

En connaissez-vous une, Madame, au dessus du prix que j'ai déjà reçu?

LA REINE.

Ce n'est ici ni l'accomplissement d'un devoir, ni un mouvement d'humanité que nous prétendons payer. Mais, enfin, la couronne ne peut laisser sans récompense un sujet qui a bravé la mort pour sauver sa reine.

HÉNARÈS.

Je l'ai sauvée.... dans mes bras.... à présent, la couronne est bien pauvre; n'humiliez pas le pouvoir de la couronne!

LA REINE.

Ainsi, mon frère, vous nous laisseriez le poids d'une reconnaissance stérile! je ne puis rien pour vous?

HÉNARÈS.

Tout, Madame... tout ce que le créateur peut verser de consolations sur une ame au désespoir.

LA REINE.

Ne blasphémez point : de telles expressions, il ne convient ni à vous de les dire, ni à moi de les

entendre. Écoutez. Je me suis résolue à faire effort sur les timidités de mon rang et de mon sexe : nous sommes seuls innocens tous les deux... je sais votre secret... et je vais vous le dire, de peur que vous ne me le disiez.

HÉNARÈS.

Un secret.....

LA REINE.

Qui mène à la mort.

HÉNARÈS.

Ah ! madame , épargnez..... non pas ma vie , mais mon trouble. Je tremble de vous écouter.

LA REINE.

Je vous ai donc bien compris ! Mais peut-être ne s'agit-il pas d'un crime et seulement d'un malheur. Je ne vous reproche point d'avoir oublié qui j'étais, mon rang, mon titre d'épouse et votre état..... je crois que vos remords vous punissent bien davantage. Mais je vous dois une parole qui vous rendra la raison.... L'idée que vous souffrez pour moi m'est insupportable. Vous êtes mon libérateur..... je voudrais vous sauver à mon tour.

HÉNARÈS.

Et vous prenez, Madame, le tranquille plaisir

de m'apprendre que vous méprisez un sentiment fatal...

LA REINE.

Où donc aurais-je appris à mépriser une âme comme la vôtre? Je ne m'irrite pas, je m'afflige. Ce n'est pas seulement parce que je suis reine que je vous aurais repoussé... qu'est-ce que les rangs? mais enfin... je ne vous aime pas.

HÉNARÈS.

Ai-je espéré, Madame?

LA REINE.

Non; je ne vous accuse pas. Mais mieux que des sermens, mieux que des vertus, la franchise de cet aveu m'a paru propre à vous épargner quelques souffrances.

HÉNARÈS.

Compassion cruelle!

LA REINE.

Au lieu de calomnier mon cœur, apprenez donc à le juger. Le tourment que vous sentez, je le connais: et c'est pour savoir combien il est cruel que je veux vous en guérir. On vous aura dit, peut-être, que j'avais, pour le dauphin de France, conçu autrefois un dévouement qu'il n'a pas même soupçonné?...

HÉNARÈS.

Oui, Madame...

LA REINE.

On vous a dit vrai. J'ai beaucoup pleuré; j'ai bien souffert; mais j'ai lutté, Hénarès, et j'ai vaincu. Imiter mon exemple; le temps ferme nos blessures; et pour sortir d'un tel abîme, c'est la main d'une amie que je viens vous présenter.

HÉNARÈS, avec joie.

Ainsi, vous n'aimez plus le dauphin?

LA REINE.

Non: j'ai triomphé.

HÉNARÈS.

O mon dieu, soyez béni!

LA REINE.

Essayez aussi, et courageusement à vous vaincre. Ne soyons pas du moins les complices du mal que nous devons surmonter.

HÉNARÈS.

Eh bien oui, je vous rends maintenant justice; vous pensiez être bonne et non impitoyable: mais puisque vous désirez arracher de ce cœur l'image qu'il renferme, il ne vous a pas été donné de le comprendre, Madame. J'espère que Dieu me pardonnera une faute involontaire, car cette douleur, c'est lui qui l'a mise dans mon sein: je l'ai

reçue et je l'ai adorée comme une épreuve de plus qu'il me donne à subir sur la terre. Je ne veux rien, je n'aspire à rien. Je ne demande rien ni à vous, ni à personne, que la liberté de souffrir.

LA REINE.

Hélas ! et c'est là ce qu'il faut vous épargner : mettez en moi quelque confiance, vous avez mal combattu.

HÉNARÈS.

J'ai comparé nos destinées, Madame, jugé votre vertu si pure, bravé le danger de vous voir et subi le désespoir de vous perdre. Ce supplice, enfermé dans les mots que vous venez de me dire, vingt fois, je m'en suis prononcé l'arrêt à moi-même et je l'ai traîné partout avec moi : tout m'a été inutile, et sourd jusqu'au tribunal de la pénitence, où je me suis présenté. Pour essayer de vous désanchanter dans mon imagination, j'ai été jusqu'à m'efforcer à croire que vous étiez à un autre, et qu'un époux vous possédait. Hélas ! votre image m'est revenue sans cesse plus virginale et plus pure !.... J'ai craint la folie quelquefois, et plus souvent je l'ai souhaitée, car un fou, l'univers est à lui.... A tous les saints de nos vieilles églises je demande la nuit que vous soyez une statue, afin de m'asseoir à vos pieds ; et là, de

vous contempler jusqu'à devenir froid comme vous-même... Rien n'a répondu à mes cris. Cet amour, je le sens bien, est un poison : mais ce poison me fait vivre. Je tiens moins à mes jours qu'à ce mal qui les dévore. Je finirai plutôt que mes tourmens ; mais, croyez-moi, c'est insulter à mes pleurs que de vouloir les tarir.

LA REINE.

Eh ! tout ce qui respire souffre. Jetez les yeux sur l'existence réservée à l'humble Marie-Louise. Mon malheur, à moi, n'est pas seulement d'être éloignée de la France, privée des sourires et du bienveillant regard de mes proches, je suis en butte ici à la défiance de tous et à une haine qui aura peut-être commencé par la différence si simple de mes goûts et des leurs. A peine si quelques unes de ces femmes me pardonnent d'être jeune, quelques uns de ces moines d'être indulgente... Je heurte sans le vouloir les moindres préjugés qui sont la vie de cette cour. Je ne sais... à travers tant d'ennemis où un cœur dévoué me serait si précieux à rencontrer... je ne sais encore quel avenir on me réserve ; mais ils m'ont bien souvent déjà fait souvenir que j'étais la fille d'Henriette d'Angleterre et que ma pauvre mère mourut empoisonnée à vingt-sept ans !

HÉNARÈS.

Et vous êtes liée à un époux qui ne vous comprend pas*... Quels objets plus étrangers peut assembler la politique, que la beauté et la vieillesse? Une ame, un roi! Ah! quand mille cœurs s'éloignaient de vous à cette cour, est-il si difficile de comprendre pourquoi le mien volait au devant de vous avec plus d'ardeur?... Vos chagrins, voilà le premier secret de la sympathie qui a joint, malgré vous, mon ame à la vôtre.

LA REINE.

Mais maintenant... et après ce que je vous ai dit, vous me retirerez un intérêt pénible... vous m'oublierez facilement?

HÉNARÈS.

Jamais!

LA REINE.

Eh bien, songez à l'avenir, revenez à la vertu; prenez bien garde de perdre vos droits à la bonté de Dieu pour une autre vie.

HÉNARÈS.

Oui, ma sœur. Je veux être où vous êtes : votre place est au ciel et vous m'y souffrirez près de vous; car si vous ne m'aimez point, me haïssez-vous?

* Mouvemens divers.

LA REINE.

Dieu le défend !

HÉNARÈS.

Vous m'aimerez dans un monde meilleur. Je l'ai mérité par ma résignation dans celui-ci : car si mon rang et mes honneurs sont perdus, si je fus enseveli vivant, si je suis moine enfin, je le fus pour chercher un refuge contre le péril où je me sentis en vous voyant. C'est pour vous, c'est pour échapper à la fatalité d'un tel amour que j'ai revêtu le cilice. Et il devait, disaient-ils, me protéger !

LA REINE.

Assez, mon frère !

HÉNARÈS.

Ah ! ne craignez point que je vous offense. Je vous respecte à l'égal des anges. Quand on parle des Anges, je crois déjà en connaître un. Si je formais un vœu sur cette terre, ce serait celui de vous obéir. Commandez, mes jours seront pleins et heureux, vos vœux seront des ordres... que ne puis-je épuiser ma vie à vous obéir ?

LA REINE.

Eh bien, ce mouchoir teint de sang, ce gage d'une pitié bien naturelle, rendez-le moi... Ne pourraient-ils interpréter à mal?...

HÉNARIS.

Le voilà. Il me reste un autre bien qu'on ne peut m'arracher... c'est le souvenir de vous avoir pressée sur ce cœur.

LA REINE.

Adieu, adieu, mon frère. Il serait mal aussi de prolonger cet entretien, si je ne peux rien, ni sur votre ambition, ni sur votre malheur.

HÉNARIS.

Rien. Mais que ce malheur ne vous effraie jamais. Je mettrai, à ne point blesser vos regards de ma présence, le soin que d'autres mettraient à vous chercher. J'emporte avec moi tout mon avenir... si le temps n'a rien à me promettre, il n'a rien aussi qu'il puisse m'enlever. Ce que j'enferme là n'appartient pas à ma vie, c'est une portion de mon ame, et il est immortel comme mon ame. Pour régler mon sort d'après vos volontés, je n'ai besoin ni d'un mot, ni d'un regard de vous. Je vous comprendrai sans vous voir, je vous obéirai sans vous entendre. Pensez, je devinerai, désirez, j'accomplirai vos vœux.

LA REINE.

Ce mouchoir sanglant...

HÉNARIS.

Ah! ma raison et ma volonté le rendaient, l'in-

stinct seul de mon cœur le retenait encore... le voilà.

(Il s'éloigne d'abord précipitamment; puis s'arrête à regarder la Reine; et tombe dans une profonde rêverie.)

SCÈNE VII.

LA REINE.

Et c'est moi qui voulais le préserver, l'éclairer, le changer!... Ah! l'expression d'un sentiment si pur peut être dangereuse à entendre... On dit que cette fièvre des passions porte avec elle, je ne sais quel poison contagieux. Il a bien fait de s'éloigner.... J'ai donc rempli mon devoir : voilà donc que je suis quitte envers la reconnaissance!... Ohi, la reconnaissance, telle qu'une reine peut la témoigner!... Il m'a sauvé la vie... et je ne le verrai plus*...

SCÈNE VIII.

LE CONFESSEUR, HÉNARÈS.

LE CONFESSEUR, frappant sur l'épaule d'Hénarès.

Un moment, mon jeune ami, vous n'échapperez point aux compliments que j'ai à vous faire,

* Après cette scène, la pièce, à peine entendue, n'a plus été jugée.

Eh bien, tout marche au gré de nos désirs. Dom Porto-Carrero m'a spécialement chargé de vous témoigner sa satisfaction.

HÉNARÈS.

Sur quoi?

LE CONFESSEUR.

Sur votre belle conduite, apparemment; et sur ce que vous faites chaque jour des pas de géant dans le cœur de la reine.

HÉNARÈS.

(A part.) Misérable... (Haut.) Et à quoi tous ces prétendus progrès mèneront-ils?

LE CONFESSEUR.

A la plus grande glorification de Dieu et de notre sainte Église, honorée par la reine.

HÉNARÈS, à part.

Le nom de la reine dans la bouche de ce moine me semble une profanation et un blasphème.

LE CONFESSEUR.

Nous ne négligeons rien pour votre avancement, mon fils!

HÉNARÈS, à part.

Il me ferait horreur s'il ne me faisait pitié.

LE CONFESSEUR.

Vous dites?...

HÉNARÈS.

Que le chambellan don Alonze est beaucoup plus digne que moi de votre protection.

LE CONFESSEUR.

Je ne sais pas.

HÉNARÈS.

Porto-Carrero ne vous a pas dit encore ce que vous en pensiez?... Et vous a-t-il dit ce qu'il faut estimer un homme qui spéculerait sur la fatalité de quelque aveuglement, voudrait, aux ambitions de la terre, prostituer un souffle émané de Dieu? d'un prêtre enfin dont la politique effrontée ne craindrait d'outrager ni la majesté du trône, ni la pureté d'un ange, ni la sainteté de mes douleurs?

LE CONFESSEUR.

Je vous comprends bien peu.

HÉNARÈS.

Je l'espère. J'espère que si vous soupçonniez quel rôle vous jouez à la cour, vous n'y resteriez pas.

LE CONFESSEUR.

Mon frère!...

HÉNARÈS.

A moins qu'il ne soit des complots assez bizar-

res pour que l'agent puisse s'excuser sur la risible innocence de son esprit.

LE CONFESSEUR.

Vous vous reprocherez d'avoir dit ces paroles.

HÉNARÈS.

Eh! ne voyez-vous pas qu'on pousse à bout ma résignation et ma pudeur! Dites-le de ma part à Porto-Carrero : il n'a point compté sur un obstacle qu'il ne connaît pas, la vertu : nous le forcerons à rougir.

LE CONFESSEUR.

Rougir!... savez-vous que si je répétais au cardinal ces imprudentes folies, votre perte serait bientôt résolue.

HÉNARÈS.

La vie ne m'est pas assez chère pour la disputer à la vengeance d'un moine. Je sais ce qu'il faut penser de ce mobile inquisiteur : je sais qu'on ferait rapidement changer en dispositions mortelles contre moi, le charitable empressement que vous vous êtes, vous même, chargé de me témoigner. Mais... mais dites-lui que j'aime mieux sa colère que son appui.

LE CONFESSEUR.

Un homme qui tient tous les jours votre Dieu dans ses mains et votre roi à ses pieds!

HÉNARES.

Je serai sa victime plutôt que son complice.

LE CONFESSEUR.

Il le saura, mon frère.

SCENE IX.

LE CONFESSEUR, HÉNARES, UN FAMILIER.

LE FAMILIER.

Mes frères, vous êtes mandés l'un et l'autre devant vos supérieurs. (Au confesseur.) Vous, mon père, auprès de son éminence... (à Hénarès.) et vous, au tribunal du Saint-Office.

LE CONFESSEUR.

Je m'y rends.

HÉNARES.

Qu'on m'y fasse conduire.

SCENE X.

HÉNARES, LE CONFESSEUR, LE FAMILIER,
LE ROI, LE CHAMBELLAN.

LE ROI.

Un mot auparavant. Est-il vrai... Sidonia, est-il vrai que tu as été protestant?...

HÉNARES.

Sire, me faut-il répondre à cette question devant votre chambellan, et dois-je nommer mes complices ?

LE CHAMBELLAN.

Nommez-les : ces prétendus complices sont réconciliés avec l'Église, et l'Église donne à ceux qui rentrent dévoués dans son sein l'absolution de tout ce qui a été commis, de tout ce qu'on pourrait commettre.

LE ROI.

Nous renvoyons l'examen de ceci aux juges naturels de toutes les consciences catholiques.
(Hénarès et le confesseur sortent.) Allez, chambellan, passez chez la reine, dites-lui que je désire l'entretenir sans délai : elle est peut-être déjà informée de ce qui se passe, et son peu d'expérience peut lui faire trouver ceci étrange. Il convient de la prévenir avec esprit, et je me charge de ce soin.

(Le Chambellan sort.)

LE FAMILIER.

Que le Saint-Office absolve ou condamne, voulez-vous m'en croire, Sire ? respectez sa décision. Ce tribunal participe de l'infaillibilité du Saint-

Père, et si on méconnaît ce caractère particulier de son pouvoir, il s'en venge tôt ou tard.

LE ROI.

Je le sais.

(Le Familier sort.)

SCENE XI.

LE ROI, LA REINE, PAQUITA.

LE ROI.

Eh bien ! Madame : vous qui vous amusez rarement ici, et regrettez peut-être les divertissemens de Versailles, nous allons avoir une occasion de spectacles et de fêtes.

LA REINE.

A cause du péril passé, Sire ?

LE ROI.

Eh ! ceci solennisera aussi l'évènement. Pieuses fêtes que celles-là, Madame. Dès demain vous verrez s'élever un saint théâtre à la porte d'Arragon. Procession de la Croix verte, *Veni Creator* et bûcher. Mousqueterie, fanfares, et un feu d'expiation et de joie élevé par le Saint-Office, pour purifier ce royaume de la présence de quelques judaïsans, trompeurs, blasphémateurs, bigames, superstitieux et hérétiques.

LA REINE.

Grand Dieu ! mais n'est-ce point là, Sire, ce que vous appelez un Autodafé ?

LE ROI.

Précisément. Notre présence à la cérémonie est d'un très bon exemple et nous méritera, peut-être, l'accomplissement de nos désirs d'époux.

LA REINE.

Ah ! Sire, épargnez ma foiblesse. Si je n'ai pas le crédit de changer vos mœurs, ne me forcez pas de les adopter.

LE ROI.

Une reine d'Espagne assiste à cette solennité. Les capitaines de la Foi viendront en cérémonie vous offrir ce soir quelques branches de myrthe et d'aloës entourées de mille rubans : c'est un petit bouquet qui devra vous servir d'éventail pendant la première partie de la fête, et que vous aurez soin ensuite d'envoyer, de votre part, à l'Inquisiteur-général, afin qu'il soit consumé le premier en l'honneur du bon Dieu que nous vengeons. Ceci est l'usage en Espagne.

LA REINE.

L'usage ! Ah ! Sire, quel bien peut-il donc résulter de votre présence, et surtout de la mienne, à voir souffrir nos semblables ?

LE ROI.

Les hérétiques ne sont pas mes semblables.

LA REINE.

Si je n'ai pas même la liberté d'un refus, que suis-je ici ?

LE ROI.

Vous êtes ma femme.

LA REINE.

Je ne suis rien. Inutile partout, si je ne puis intervenir dans les affaires de l'État, même par le droit de faire grâce, comment croire que vous m'aimez ?

LE ROI.

Et je vous aime pourtant... éperdument!... Si les occasions de commander en maître sont rares pour vous, elles sont infaillibles... Il en est une, Madame, une surtout que nous vous engageons toujours à faire naître.

LA REINE.

Laquelle, sire ?

LE ROI.

On vous le dira de reste, à cette cour affamée de faveurs.

PAQUITA , à l'oreille de la reine.

Celle que je vous ai dite, Madame.

LE ROI.

Cette occasion vous rend plus puissante que moi-même. Il n'est rien qui ne plie alors devant votre volonté, tandis qu'il est des conjonctures où nous devons, nous, fouler aux pieds jusqu'à la reconnaissance, pour accomplir notre vocation de roi. Aujourd'hui, par exemple, tout-à-l'heure, il a fallu faire arrêter un criminel que je regrette sincèrement de n'avoir pu sauver.

LA REINE.

Qui donc, sire?

LE ROI.

Eh! ce malheureux Fra-Hénarès.

LA REINE.

Lui!... Arrêter ce jeune homme! qui l'a osé?

LE ROI.

Mais moi, par exemple, sur les avis de l'inquisition.

LA REINE.

Et pourquoi?

LE ROI.

Ne savez-vous pas qu'une loi commande expressément de punir quiconque ose toucher le corps sacré de la reine?

LA REINE, avec un sourire pénible.

Ah! quelle dérision amère. Oserait-on fausser à ce point l'intention de la loi?

LE ROI.

C'est ce que j'ai dit comme vous. Mais il est téméraire, m'a-t-on fait observer d'interpréter les lois selon sa fantaisie. Cette loi est textuelle et précise. Mon premier mouvement a été semblable au vôtre, mais on m'a ouvert les yeux; le cardinal s'est échauffé tout à l'heure d'un saint zèle et a désabusé ma haute conscience.

LA REINE.

Conscience!... On voudrait vous faire ôter la liberté à un homme que vous devriez remercier, combler de biens. Ah! Sire, vous frémiriez à l'idée de tant d'ingratitude.

LE ROI.

Remercier... frémir... mais nous avons des droits, Madame; jamais d'obligations.

LA REINE.

Mais sans lui, je périssais dans les flammes.

LE ROI.

Du tout.

LA REINE.

Que serais-je devenue, s'il vous plaît, s'il fut

resté spectateur déconcerté et immobile comme...
comme tout votre cortège?

LE ROI.

Notre Dame des Sept Douleurs vous eut infailliblement secourue. Encore un moment, et nous allions voir ce prodige. Ce n'est pas le premier et ce ne sera pas le dernier miracle opéré en faveur de notre maison; demandez à mon confesseur. Mais Hénarès a osé devancer la Providence, il a mérité un châtement. Un hérétique, vous toucher!

LA REINE, à Paquita.

Abomination ou stupidité! Mais on ne le croira pas! ceci est indigne d'un pays où l'on croit à Dieu, et des lumières qui commencent à éclairer le siècle.

LE ROI.

Lumières!... ce mot a quelque chose de rebelle, d'irréligieux : heureusement que l'Inquisiteur général ne vous a point entendue, madame. Du reste, Hénarès n'est point encore condamné.

LA REINE.

Mais pourquoi condamné?

LE ROI.

Le saint tribunal qui le juge en ce moment, est composé de Porto-Carrero, mon confesseur et un

laïc, qu'ils se sont adjoint, mon propre chambellan, par égard pour moi-même. On trouvera peut-être moyen de ne pas le condamner à mort.

LA REINE.

Ah! l'absurde pourrait dispenser de l'indignation et de la crainte.

PAQUITA.

Ne vous y fiez pas, Madame : il est dans les mains de l'inquisition.

LA REINE.

Ce jeune homme a donc autour de lui des ennemis bien lâches, pour ramasser ce moyen, cette loi absurde! On essaie donc ici à tuer comme on peut, avec une loi quand on n'a pas le courage de combattre autrement! Eh! Sire, écoutez la voix de votre propre intérêt; l'Europe vous condamnera, la postérité vous regarde, ce sang retombera sur nous.

LE ROI.

La postérité?... certainement, Madame, la postérité m'est chère... mais... l'éternité... mon salut... Qui est-ce qui vient nous interrompre?

UN FAMILIER.

De la part du Saint-Office.

LE ROI.

Entrez! Pardon, mon père. Il lit. « Convaincu

« d'hérésie et autres crimes, sur ses propres
« aveux. » C'est bien. Vous direz, mon père, à
l'inquisiteur-général que nous assisterons à l'acte
de foi.

(Le familier sort.)

LA REINE.

Je me meurs.

PAQUITA.

Calmez-vous : les folies peuvent se combattre
et les préjugés s'entre-détruire. Si j'osais...

LA REINE.

Ah ! tout ce qui sauvera Hénarès !

PAQUITA, à part.

Mon Dieu ! Il s'agit de la vie d'un jeune homme,
pardonnez au mensonge et faites descendre l'a-
veuglement sur les yeux de ce vieillard... il est
roi... roi d'Espagne... élevé par des moines...
Essayons !

LE ROI.

Je vois avec satisfaction, Madame, que vous
vous résignez. Il m'en a coûté beaucoup aussi à
moi, mais il le faut, vous le voyez.

PAQUITA.

La reine ne combat plus un ordre juste... (La reine
frémit.) puisque vous le trouvez ainsi, Sire : mais
au dessus de la justice, il y a la clémence.

LE ROI.

C'est le plus bel apanage de la royauté, le plus beau fleuron des couronnes... après un héritier.

PAQUITA.

Heureux prince ! vous allez réunir ces deux palmes sur le même front.

LE ROI.

Déjà ?... mais que dis-tu donc, petite ?

PAQUITA.

N'existe-t-il, Sire, aucun événement qui pourrait être favorable à la miséricorde que demande à exercer la reine ?

LE ROI.

Celui que je me tue à vous rappeler. Un usage plus saint que toutes les lois veut qu'on accorde tout à une reine d'Espagne le jour où elle se sent ou croit se sentir mère. Mais cela se pratique même en faveur de toutes les épouses, né fussent-elles que simples paysannes, dans notre galant royaume d'Espagne. Elles ont droit alors à tout ce qui n'est pas impossible... désirs, envies, caprices, on leur accorde, on leur pardonne tout. En voulez-vous un exemple ? tenez : Isabella, la femme d'Alphonse VII, s'échauffa un jour dans l'intimité d'une conversation, jusqu'à prendre fantaisie d'appliquer un soufflet conjugal sur la

joue de mon illustre prédécesseur. Le roi allait s'irriter... la reine avoua à l'instant qu'elle portait dans son sein Alphonse VIII, et Alphonse VII couvrit de baisers les doigts qui s'étaient dessinés sur sa joue.

PAQUITA.

Eh bien, Sire, si la reine vous demandait aujourd'hui la grâce d'Hénarès ?

LE ROI.

Je serais obligé de la refuser.

PAQUITA.

Si... elle l'exigeait ?

LE ROI.

Pas possible.

PAQUITA, à part.

Ah ! la pénible intelligence, et qu'il nous fait souffrir.

LA REINE.

Paquita !

LE ROI, avec espoir.

Eh bien ?

PAQUITA.

Eh bien, Sire, c'est Charles III qui demande à Charles II la grâce d'Hénarès.

LE ROI, à la reine.

Eh !... Ah !... Ah ! madame, je tombe à vos pieds ; confirmez cet heureux aveu.

PAQUITA.

Eh ! le peut-elle, Sire ? qu'exigez-vous de sa pudeur ? son silence ne vous le dit-il pas ? et n'a-t-il pas cent fois plus de grâce et d'éloquence ?

LE ROI.

Eh bien, ne parlez pas. Je crois, est-il possible ? Voulez-vous faire épreuve de votre toute puissance ? voulez-vous vous donner la satisfaction d'Isabella ? voilà mes deux joues, frappez.

LA REINE.

C'est assez de satisfaction en un jour. (A part.) J'ai failli mourir de honte et d'émotion.

PAQUITA.

Sans de telles circonstances, Sire, nous ne vous aurions pas dit cela.

LE ROI.

Entrez tous, mes amis, apprenez ma joie, entrez tous... Régénération...

LA REINE, timidement.

Mais, Sire...

LE ROI.

Ah ! je comprends !... votre pudeur... je lui permets de se retirer un moment... Mais vous n'échapperez pas aux félicitations. Que demandez-vous ?...

LA REINE.

Je l'ai dit, la grâce d'Hénarès et de plus la

faveur de la lui annoncer moi-même. Ordonnez qu'on le fasse venir.

● LE ROI.

Vos paroles ne sont plus des prières, Madame, ce sont des ordres absolus. (À Faquin.) Veillons bien sur elle. (Seul.) O mon Dieu! je te remercie! je puis mourir à présent, j'ai rempli ma tâche sur la terre. Auguste maison d'Autriche, ne dis plus que ta branche se dessèche → Holà! chambellan, capitaine de mes gardes, nourrice, hussards, gardes wallonnes, accourez tous!... Ah! c'est vous, mon révérend père, et vous êtes seul ici?

SCÈNE XII.

LE CONFESSEUR, LE ROI.

LE CONFESSEUR.

J'attendais.

LE ROI.

Si vous saviez ce que je viens d'apprendre! le problème de la monarchie est résolu.

LE CONFESSEUR.

Quel enthousiasme, Sire!

LE ROI.

Régénération, splendeur et gloire!... Il est fait, grâce à Dieu, il existe, le prince des Asturies.

Et comment cela ?

LE ROI.

La reine vient de nous le déclarer à l'instant même, je dois cet aveu (qui a coûté beaucoup à sa modestie) à la bonté de son cœur qui la pressait en faveur d'Hénarès. (A un familier) Mais, vous, ministre du Saint-Office, allez délivrer ce jeune homme, il a sa grâce; qu'on nous l'amène à l'instant même ici.

L'INQUISITEUR, sous le masque du familier.

Retirer un condamné des mains de l'inquisition, Sire? vous n'en avez pas le droit.

LE ROI.

Mesurez vos paroles, prêtre.

L'INQUISITEUR.

Ce tribunal souffre rarement qu'on lui dérobe un pénitent, et sait se venger tôt ou tard du mépris de son pouvoir.

LE ROI.

Je le veux, moi, le roi; le roi qui a un héritier! Allez: qu'on le ramène à l'instant même dans cette maison.

(L'inquisiteur sort avec un geste de dédain.)

SCÈNE XIII.

LE CONFESSEUR, LE ROI.

LE CONFESSEUR.

Et vous croyez bien fermement, Sire, à un pareil événement ? prenez garde, les jeunes femmes s'abusent quelquefois par le plaisir même qu'elles ont à se faire cette illusion. Se tromper est bien doux, quand le mensonge rend heureux tout un peuple ! Mais l'âge que nous avons l'un et l'autre, Sire, a ses mécomptes.

LE ROI.

Ne m'avez-vous pas dit, mon père, qu'Abraham et Sara ?...

LE CONFESSEUR.

Bien !... Mais vous savez mieux que personne, jusqu'à quel point vos soins immédiats auprès de l'épouse permettent à vos sujets d'espérer.

LE ROI.

Dieu envoie quand il lui plaît des héritiers aux couronnes.

LE CONFESSEUR.

A la bonne heure ! Mais il faut un miracle.

LE ROI.

Et pour qui se feraient les miracles au ciel, si ce n'est pour l'oint du Seigneur ?

LE CONFESSEUR.

Vous croyez tout cela, vous, Sire ?

LE ROI.

Ne me l'as tu pas dit, toi, moine ? Oui, Dieu l'a fait pour moi, ce miracle, et j'en suis bien plus fier et bien plus heureux que si mes faibles et périssables ressources eussent opéré ce résultat humain. Ne troublez donc pas la joie que je ressens, et plutôt, joignez-vous aux félicitations que j'ai droit d'obtenir !... — Entrez tous, mes féaux. (Entrent les dames et les seigneurs de la cour.) Partagez ma royale ivresse... — Dès qu'Hénarès reparaitra, avertissez-le que la reine a quelque chose à lui dire... — Et nous, Messieurs, allons du haut du balcon royal, nous montrer au peuple de Madrid.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

PAQUITA, HÉNARES.

PAQUITA.

Entrez, mon frère. — Eh, quoi, Hénarès, vous hésitez à revenir quand c'est la reine qui vous appelle?

HÉNARES.

Paquita ! j'espérais ne plus revoir ces lieux.

PAQUITA.

Ingrat ! Voici sa majesté elle-même.

SCÈNE II.

LA REINE, HÉNARES, PUIS LE CHAMBELLAN.

LA REINE.

Hénarès, vous êtes libre.

HÉNARES.

Je le sais, madame, et à quel prix !...

LA REINE.

Ah? On m'a dérobé le plaisir de vous le dire la première : je ne m'en plains pas.

HÉNARES.

Ne vous plaignez pas de ceux qui dérobent. Vous m'avez ôté la douceur de mourir.

LA REINE.

Que dites-vous?

HÉNARES.

Qui vous en avait donné le droit? J'étais si heureux de mourir pour vous!

LA REINE.

Vous me reprochez d'avoir sauvé vos jours?

HÉNARES.

Vous m'avez ôté tout ce que l'ange du mal pouvait seul me ravir : la résignation de cette vie et puis la douceur de la perdre, et jusqu'à la paix dans un monde meilleur. Qui donc, encore une fois, vous a donné le droit de disposer de mon sort?

LA REINE.

La reconnaissance que je vous dois.

HÉNARES.

Il fallait me laisser aux mains de l'inquisiteur! J'aurais béni ses coups avant de savoir ce que je

viens d'apprendre ; quand je pouvais espérer que Dieu vous recevrait pure dans une autre vie.

LA REINE.

Eh quoi ? insensé que vous êtes...

HÉNARES.

Ah ! oui, insensé : car je me flattais qu'entre le créateur et vous, un rapprochement opéré par le prêtre était le seul hymen que vous eussiez connu. Je n'ai pas maudit Dieu, tant que j'ai espéré que l'hostie était l'unique trésor qu'un homme eut jamais déposé sur vos lèvres.

LA REINE.

Ah ! malheureux ! Songez à la perte de votre âme...

HÉNARES.

Ce mensonge était mon seul bien : mourir avec de telles illusions, c'était m'ensevelir avec mon trésor. Vous m'avez dépouillé de tout : l'inquisiteur ne m'aurait arraché que la vie.

LA REINE.

Ecoutez-moi !

HÉNARES.

Mais pourquoi, dites, cette effroyable pitié ? car vous ne m'empêchez pas de périr... le monde, l'éternité et mon salut, qu'est-ce que tout cela maintenant ? puisque la vie, la mort, l'éternité ne

peuvent m'offrir qu'une seule pensée. Je ne crains pas l'enfer, l'enfer est commencé pour moi.

LA REINE.

Oh! qui apaisera son délire?

HÉNARÈS.

Vous verrez la première épée de gentilhomme que j'arracherai à l'un de vos courtisans, percer ce cœur que vous avez torturé.

LA REINE.

Je vous le défends!

HÉNARÈS.

Je mourrai sous vos yeux.

LA REINE.

Non... vous ménagerez l'image qu'enferme ce cœur, si j'en crois vos paroles de ce matin.

HÉNARÈS.

Rien ne peut m'arrêter... Vous m'avez trahi! Rien ne peut m'arrêter!

LA REINE.

Quoi! pas même l'aveu d'un mensonge dont vous comprendriez le but?

HÉNARÈS.

Entendez-vous la joie qu'excite l'événement, dont le roi se félicite,

LA REINE.

Et si c'était ce mensonge que je prie Dieu de

nous pardonner en faveur de la vie d'un innocent?...

HÉNARÈS.

Le roi... vous serait étranger?

LA REINE.

O silence!

HÉNARÈS.

Et d'où vous viendrait, Madame, tant de sollicitude pour un malheureux que vous n'aimiez pas?...

LA REINE.

On peut changer.

HÉNARÈS.

Marie-Louise! ne vous jouez pas de la faible raison d'un homme.

LA REINE.

Dieu m'en est témoin : je ne suis coupable, ni d'hypocrisie, ni d'imposture. Avant votre péril, avant qu'ils ne m'eussent parlé d'échafaud, j'ignorais quels sentimens étaient au fond de mon cœur; l'échafaud me les a révélés, ils y seraient encore s'ils ne m'avaient fait trembler.

HÉNARÈS.

Ah! que je les bénis!

LA REINE.

Oui, je vous aimais sans le savoir; vous êtes

digne d'entendre cet aveu ; et ce gage d'une pitié involontaire et du sentiment que je portais dans le cœur, le voilà, je vous le rends maintenant, qu'il reste et qu'il meure avec vous.

HÉNARES , saisissant le mouchoir sanglant.

Mon Dieu, donnez à mon ame la force de contenir tant de félicité.

LA REINE , avec dignité.

Mais vous comprenez, vous avez déjà compris ce que je demande en échange ?

HÉNARES.

Un amour digne du ciel ?

LA REINE.

Un éternel adieu.

HÉNARES.

Quoi...

LA REINE.

Vous partirez ; je l'ordonne.

HÉNARES.

Vous oseriez exiger?...

LA REINE.

Tant qu'il n'y a eu ici qu'un criminel, vous pouviez rester : aujourd'hui, il faut vous éloigner pour jamais. Oui, Hénarès ; comme reine, je le veux, et je vous en prie au nom du crime que vous m'avez fait partager.

HÉNARES.

Mais qui peut remplir ma vie loin de vous ?

LA REINE.

Le bien que vous aurez à faire. Votre carrière commence à peine : allez vous créer une patrie dans un autre et un plus heureux univers.

HÉNARES.

Abandonner vous et l'Espagne !

LA REINE.

On m'a dit qu'il étoit une contrée où les Espagnols n'ont que trop versé de sang. C'est là qu'il faut répandre la parole de paix et de vérité : Allez porter l'évangile aux Indiens : il vous sera donné peut-être d'absoudre les fils du crime de leurs pères.

(Entre le chambellan, qui écoute sans être aperçu.)

HÉNARES.

Mais avant de vous abandonner mon avenir, dites-moi un mot, un seul pour la consolation de l'éternité. Si, il y a un an à peine et avant que Charles n'eut demandé votre main, la Providence m'eut envoyé en France alors que vous n'étiez que Marie-Louise d'Orléans et que j'étais encore Médina Sidonia, dites, m'auriez-vous accepté pour chevalier et pour époux ?

LA REINE.

Hélas! pourquoi étiez-vous alors si loin de moi, et pourquoi prononcez-vous des vœux éternels?

HÉNARÈS.

Et maintenant, adieu : car ce ne peut être pour toujours.

LA REINE.

Oui, la vie est rapide, semée de bienfaits. On dit que deux âmes créées l'une pour l'autre, mais séparées sur la terre, s'unissent au ciel...

HÉNARÈS.

Pour ne former qu'un seul ange. Oui, moitié de mon âme, je vais vous attendre au ciel.

LA REINE.

Adieu! (Elle sort.)

LE CHAMBELLAN, à part.

On peut abréger les heures de l'attente.

SCENE III.

L'INQUISITEUR toujours sous le masque, LE CHAMBELLAN.

L'INQUISITEUR.

Avez-vous réfléchi?

LE CHAMBELLAN.

L'Inquisiteur général!...

L'INQUISITEUR.

Gardez de trahir, un déguisement qui me sert,
et hâtez-vous.

LE CHAMBELLAN.

Ah ! mon père ! ma juste haine ne saurait plus
s'accroître après ce que je viens d'entendre. Mais
enfin, il va s'éloigner.

L'INQUISITEUR.

Vous resterez alors. Les deux victimes sont
également mûres. Renégat, choisissez.

LE CHAMBELLAN.

Mais le roi a prononcé sa grâce !

L'INQUISITEUR.

Il peut aussi prononcer la vôtre. Qu'est-ce que
le roi?...

(Il passe.)

LE CHAMBELLAN, seul.

Lui ou moi !... Périr ou frapper !... Il faut choisi-
sir !...

SCÈNE IV.

LE ROI, LA REINE, toute la suite, MONVILLE,
LE FAMILIER, LE CHAMBELLAN.

LE ROI.

Messieurs, vous avez tous autant de droit que moi-même de vous réjouir de l'événement. Prenez part à mes largesses et à mes munificences. Je prétends créer des charges nouvelles et des titres nouveaux... Mais où donc est Hénarès ?

LA REINE.

Parti pour les missions étrangères.

LE ROI.

Un exil ?

MONVILLE, à part.

Dieu soit loué ! Monsieur de Louvois l'a échappé belle.

LE ROI, à la reine.

Du tout, madame. Je ne serai pas moins magnanime que vous-même, et puisque vous lui pardonnez, je lui pardonne aussi. (Au chambellan.) Allez le chercher, vous, Marquis : et ensuite vous partirez pour la France. Je vous charge d'apprendre au duc d'Orléans l'événement par lequel sa maison pros-

père. Allez, cherchez, trouvez Hénarès, et retenez-le.

(La reine sort avec Paquita, se couvrant les yeux de ses mains.)

LE CHAMBELLAN, ironiquement.

Et ne faudra-t-il pas, Sire, pour vous informer de ce fortuné retour, faire tirer le canon du rempart, dès que nous aurons retrouvé ses traces ?

LE ROI.

Eh bien, oui ! vous avez-là une très bonne idée. Qu'on fasse tirer le canon du rempart ; et ramenez le mort ou vif.

LE CHAMBELLAN, la main sur l'épée.

Oui, Sire, ainsi que vous le dites.

(Il sort.)

SCÈNE V.

LE ROI, LE CONFESSEUR, MONVILLE,
M^{me} JOURDAN, PUIS PAQUITA,

MONVILLE, à part.

Que veut-il dire ? Serait-il assez maladroit pour le retrouver !

LE ROI, aux courtisans de sa suite.

Je vous nomme, vous, gouverneur de l'infant. Vous deux, menins de l'infant. Vous, confesseur de l'infant. Nourrice, nourrice ! à la première

dent que mettra l'infant, je vous réserve une pension splendide.

M^{me} JOURDAN.

Et le jour, Sire, où l'infant vous aura dit papa distinctement ?

LE ROI.

Papa !... Monsieur Jourdan aura la Toison d'or.

MONVILLE.

Sire, la délégation que je tenois de votre munificence...

LE ROI, l'interrompant.

Toi, grand écuyer de l'infant.

MONVILLE.

... Est perdue, ou brulée par mégarde, et votre trésorier royal s'obstine à ne vouloir pas me payer sans cette pièce.

LE ROI.

Il a parfaitement raison. Mais tu es toujours marquis... et grand écuyer de l'infant.

MONVILLE.

Vous me comblez !

LE ROI, au confesseur.

Mon révérend, vous irez à Rome, prier le Saint-Père de tenir l'infant sur les fonds de baptême.

LE CONFESSEUR.

Mais, Sire, il conviendrait d'attendre une attestation de la Faculté, et ne pas exposer Grégoire XV à acheter gratuitement des langes et des dentelles.

MONVILLE, *gaiement.*

Oh! attendre, attendre est fâcheux, mon père, prenez donc part à la juste impatience de sa majesté.

LE CONFESSEUR.

La dépense est considérable, Sire, et l'église romaine n'est pas riche.

MONVILLE.

Très riche.

LE ROI.

Très riche. (On entend un coup de canon.) Ah! voici le canon du rempart... Hénarès n'était pas bien loin.

MONVILLE, *abattu.*

Comment? ce serait Hénarès qui reviendrait, Sire?

LE CONFESSEUR, *avec joie.*

Ce serait Hénarès?

LE ROI.

Oui. Et si nous faisons nous même, mon père, les frais de ce baptême; le pape ne consentirait-il pas mieux à être parrain?

LE CONFESSEUR.

A présent, Sire... si vous le voulez absolument... on peut, au fait, se dispenser maintenant d'attendre. N'est-ce pas, docteur?... Écrivons une lettre autographe au Saint-Père.

PAQUITA.

Et nous, Monville, qu'allons-nous devenir?

MONVILLE.

Ma foi, ma chère, accompagnons votre frère à Paris, je crois qu'il ne convient guère que je reste plus long-temps à Madrid... pour l'honneur de ma négociation.

PAQUITA.

Et vous direz à monsieur de Louvois?...

MONVILLE.

Je dirai ? je dirai que la maison de Bourbon, n'a pas, en ce moment, beaucoup de chances sur le trône d'Espagne.

(Bruit.)

PAQUITA.

D'où vient donc ce tumulte?

LE ROI, sans s'en apercevoir.

Messieurs, vous êtes tous invités au gala de la cour. Passez dans les appartemens de la reine.

SCENE DERNIERE.

LE ROI, MONVILLE, PAQUITA, L'INQUISITEUR-GÉNÉRAL, LE CONFESSEUR, GRAND NOMBRE DE FAMILIERS, DE SEIGNEURS, DE DAMES ET DE PAGES.

L'INQUISITEUR GÉNÉRAL.

Place au frère Hénarès dans la maison du roi.

LE ROI.

Quelle voix sinistre ! J'aurais eu peur si je n'étais le roi. Mais le marquis... Je ne le vois pas.

UN FAMILIER.

Il avait un acte d'expiation à accomplir.

L'INQUISITEUR.

Il a fui couvert de poussière et de sang.

LE ROI.

De sang !... Mais, le frère Hénarès ?

L'INQUISITEUR.

Le frère Hénarès !..... Il était condamné !..... le voilà !

(On s'écarte, et derrière les rangs des familiers, on voit Hénarès mort, un crucifix sur le cœur. Il est étendu sur un brancard de l'Inquisition, lequel est surmonté de la bannière verte.)

180 LA REINE D'ESPAGNE. ACTE V, SCÈNE DERNIÈRE.

LA REINE, accourue sur le seuil de son appartement.

Ah! grand Dieu! (Elle s'évanouit dans les bras de la nourrice.)

LE ROI.

Un meurtre! Arrêtez ces deux assassins.

L'INQUISITEUR, se démasquant.

Le voulez-vous, Sire?

LE ROI.

L'inquisiteur - général! (A genoux.) Pardonnez-moi, mon père, et bénissez-moi.

MONVILLE, à part.

La maison de Bourbon régnera sur l'Espagne!

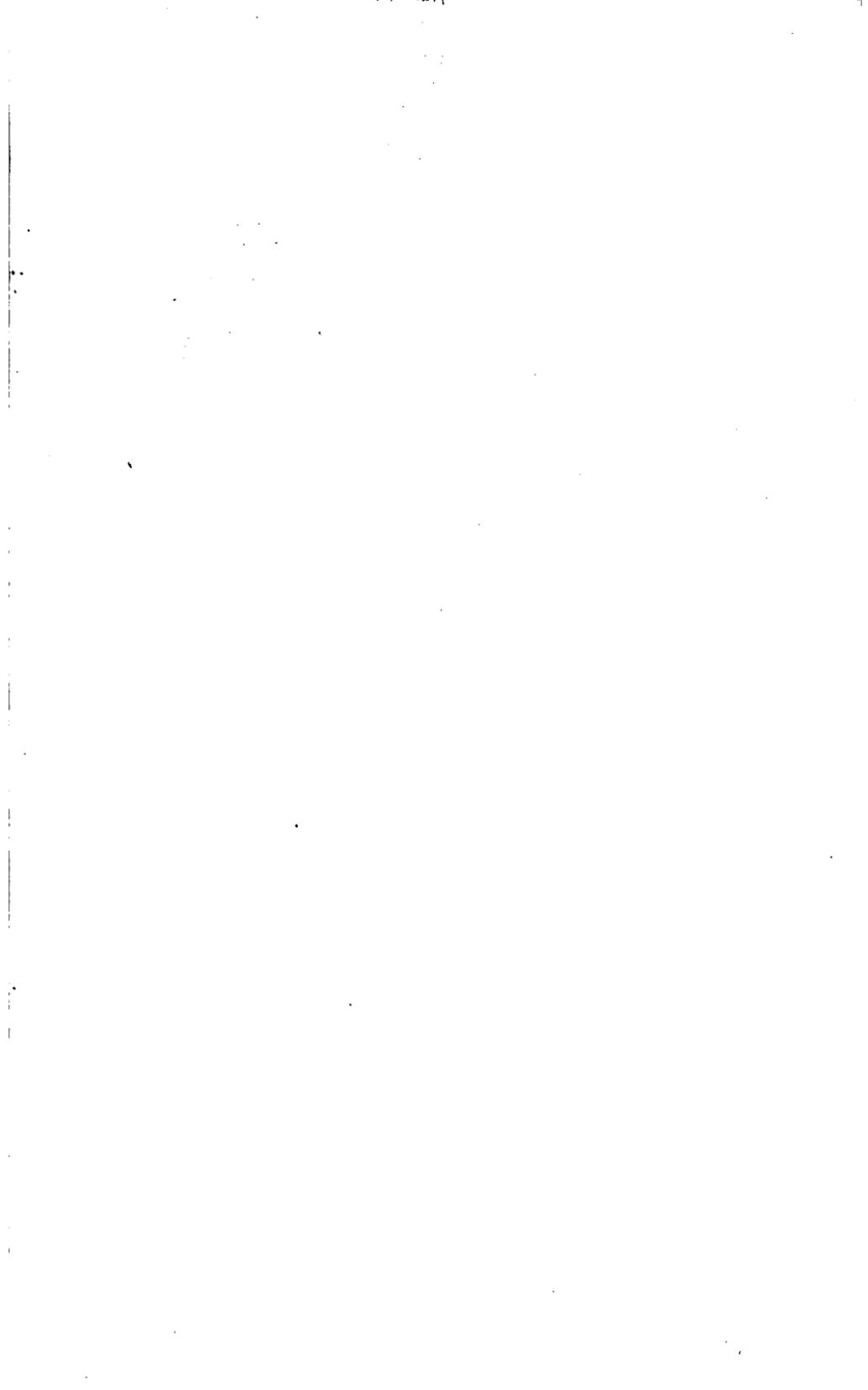
FIN.

PARIS.—DE L'IMPRIMERIE DE RIGNOUX,
AUX DES FRANCS-BOURGEOIS-S.-MICHEL, N° 8.

59603396







12/6

